

19619
Chanoine HENRI PÉRENNÈS
Vice-Président de la Société Archéologique du Finistère.

6B
922
SAL
UNE AME D'APOTRE

Monsieur le Chanoine OCTAVE SALOMON

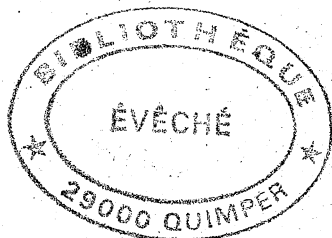
Ancien Inspecteur de l'Enseignement libre
au Diocèse de Quimper et de Léon
(1872-1942)

Ceux qui auront conduit en grand nombre à la sainteté
Seront comme les étoiles, éternellement et toujours.

(DANIEL XII, 3)

IMP. OBERTHUR, RENNES

1943



IMPRIMATUR :
Quimper, le 30 août 1942.
† **ADOLPHE**
Evêque de Quimper et de Léon.

A MONSIEUR LE DOCTEUR EUGÈNE SALOMON
Médecin-Colonel.



Document numérisé en 2025

AVANT-PROPOS

En la personne de M. le chanoine Salomon c'est une figure originale et vraiment sacerdotale qui a disparu. Homme remarquablement doué, prêtre zélé, apôtre intrépide, sa mort a privé le diocèse de l'un de ses meilleurs ouvriers et demeure un grand deuil pour l'Enseignement chrétien.

On m'a demandé de faire revivre sa mémoire, de recueillir les pieux souvenirs qu'il a laissés, pour les livrer à la méditation, de façon que ne soient perdus aucun de ses principes, aucun de ses exemples. J'y pensais de mon côté : Octave Salomon était un de mes amis du cœur. Au Séminaire je l'ai connu deux ans, comme lui, j'y fus infirmier. A Quimper, nous nous sommes retrouvés de longues années, et il est venu mourir dans mon voisinage.

Du fond du cœur, je remercie tous ceux qui m'ont apporté leur bienveillant concours pour la composition de ce travail : médecin-colonel Salomon, Révérende Mère Générale des Filles du Saint-Esprit, Sœurs Blanches, anciennes du Cours Normal de Landerneau. Parmi celles-ci j'ai trouvé de véritables collaboratrices et je n'ai eu fréquemment qu'à laisser parler leurs pensées et leurs cœurs.

L'âme de M. Salomon, si généreuse, si dévouée, si fidèle n'oublie pas les éducateurs qu'il a formés avec tant de soin. Du haut du ciel elle veillera sur eux.

H. PÉRENNÈS.

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE (1872-1891)

Octave-Salomon naquit à Brest-Recouvrance, le 23 juin 1872, de l'union de René-Marie Salomon, originaire de Guilers-Brest, et de Perrine Paul, née à Tréouergat. Son père, contremaître au port, habitait un immeuble de la rue Vauban, en face du presbytère de Recouvrance. L'enfant fut baptisé le jour même de sa naissance, en l'église de Saint-Sauveur par M. Collober, vicaire. Il eut comme parrain Octave Ropars, ami de la famille, et comme marraine Marie-Jeanne Salomon, sa tante. Il reçut le nom d'Octave (1).

Deux frères vinrent plus tard lui tenir compagnie dans sa famille, Félix et Eugène. Le premier, né le 25 mars 1877, fera sa carrière dans l'armée coloniale et mourra d'un accident au Tonkin, en 1907, alors qu'il sera chef d'une grosse exploitation commerciale. Quant à Eugène, né le 2 mars 1882, et tenu le lendemain, sur les fonts du baptême, par son frère Octave, il servira lui aussi la France dans les colonies, et, après de brillants états de service, deviendra médecin-colonel. Il vit encore, toujours alerte.

Vers l'âge de sept ans, Octave commença ses études chez les Frères de la Doctrine chrétienne, ou Frères de la Salle, à Recouvrance. Son enfance fut celle d'un écolier intelligent et studieux, aimant beaucoup à bavarder, cherchant le pourquoi et le comment

(1) Le Martyrologe Romain connaît six saints Octave, tous martyrs. Le saint patron d'Octave Salomon est le soldat Thébain, fêté le 20 novembre.

des choses. Aussi parfois le papa, pour le faire taire, lui disait que les enfants n'avaient droit à la parole que le samedi. Le samedi arrivé, le petit ne manquait jamais de faire valoir ses droits.

Au catéchisme, M. Auffret, l'un des vicaires, remarqua les qualités d'Octave. Il s'en alla voir la maman, et lui proposa de donner à l'enfant des leçons de latin. Ce qui fut accepté de très bon cœur. M. Auffret était un prêtre intelligent, méthodique, ordonné, éminemment pratique. Son jeune élève gardera de lui le meilleur souvenir. Il lui fera de multiples visites de sympathie, et à Lanriec où il sera recteur, et à Douarnenez dont il deviendra le curé. Quand son ancien maître partira, en 1933, pour une vie meilleure, c'est lui qui rédigera, et, de main d'ouvrier, son article nécrologique paru dans la *Semaine Religieuse* (1).

C'est au Collège de Saint-Pol-deLéon qu'Octave fit ses études secondaires. L'établissement avait alors comme principal M. le chanoine Quidelleur, licencié ès sciences, officier d'Académie. En dehors des cours donnés au Collège, le jeune homme habitait la Maison de Kéroulas, qui servait de Petit-Séminaire. L'année de sa philosophie seulement, il transférera son domicile au Collège même (2).

Les vacances ramenaient le collégien à la maison maternelle située dans la petite rue du Moulin, qui deviendra plus tard la rue du Quartier-Maitre-Bondon. Nous disons la maison *maternelle*, car après la mort de son père, survenue en 1882 sa maman avait quitté la rue Vauban, pour venir s'installer rue du Moulin, où elle avait pris un commerce de vins. Sa maison, fort bien tenue, était surtout fréquentée par les premiers-maîtres, les seconds-maîtres et les marins du 2^e Dépôt des équipages de la Flotte.

Occupée de son commerce, M^{me} Salomon n'avait guère le loisir de surveiller les jeux et promenades de ses trois garçons. Aussi les confiait-elle à la marraine d'Octave, la bonne tante Jeannik :

celle-ci était de fait la tante Jeannik de tout le monde. Il y avait une cousine germaine, Joséphine Tanguy, qui avec son amie Jeanne Lagathu, accompagnaient en excursion les trois fils Salomon. On partait dès le matin pour la journée entière, tantôt à Guilers, tantôt à Lanninger, en Saint-Pierre-Quilbignon. Laissons Joséphine Tanguy nous conter, en un style imagé, les joyeuses espiègleries de la bande :

« A Guilers, notre vieille tante Yvonnann Corolleur, toute bousculée de l'impétueuse avalanche d'affamés que nous étions, en attendant l'arrivée de tante Jeannik que nous précédions d'au moins trois-quarts d'heure ou une heure, nous confectionnait une soupe dont nous n'étions guère amateurs et que nous repassions volontiers aux bons soins d'une certaine petite cousine, moins difficile que nous, mais qui, malgré sa bonne volonté, demeurait récalcitrante à son huitième ou neuvième bol de soupe.

» Tante Jeannik, arrivant enfin, se mettait en devoir de nous faire des crêpes. Quelle patience et quelle bonté ! Toute la journée elle y restait. C'était comme le tonneau des Danaïdes ; au fur et à mesure de leur confection les crêpes étaient englouties. On repartait pour des parties de cache-cache. Jusqu'au soir c'était ainsi.

» Mais il y avait pour nous d'autres sujets de jubilation pendant les vacances. Chacun donnait son idée il n'est pas de tour pendable que nous n'ayons joué : Octave n'était pas le dernier à entrer en action.

» Il y avait en ce temps-là un petit théâtre qui s'appelait le *Théâtre Nantais*, et qui venait chaque année donner des représentations, place de la Liberté, à Brest. Nous attendions cette arrivée avec impatience ; nos mères nous permettaient d'assister aux pièces qui s'y jouaient. Ce n'étaient que des drames : *La Porteuse de Pain*, *Les deux Orphelines*, *Marie-Jeanne ou la femme du peuple*, etc... Cela coûtait dix sous, je crois, et longtemps d'avance on faisait des économies. Le grand jour arrivé nous étions sous les armes, nos cœurs tressaillaient à l'idée des bons moments à passer. La cousine savait la cachette aux haricots achetés pour la provision d'hiver au marché des Plougastels,

(1) *Semaine Religieuse de Quimper*, 1935, p. 618-619.

(2) Pour le Collège et la Maison de Kéroulas voir l'excellent travail de M. le chanoine KERBIRIOU : *L'Institution Notre-Dame du Creisker*.

rue Neuve, et chacun de nous avait son petit sac rempli de haricots. Nous savions la manière de nous en servir : humecter légèrement le pouce et l'index, faire glisser délicatement le haricot qui retombait gracieusement sur les spectateurs du dessous, car il faut vous dire que nos moyens ne nous permettaient pas le luxe du parterre ni même des loges; tout prosaïquement nous perchions au poulailler, au premier rang comme de juste : nous arrivions assez tôt pour cela. Aux entr'actes, toutes les têtes se levaient furibondes dans notre direction, mais qui eût dit en voyant cette galerie d'enfants sages, aux mains croisées sur les genoux, à l'air innocent et lointain, qu'ils étaient les auteurs de ces abominations !

» Si nous versions quelques pleurs sur l'infortune de la *Porteuse de pain*, le rire nous étouffait en entendant les imprécations adressées au poulailler.

» Il y avait aussi les cavalcades. Nous nous tenions aux fenêtres du premier étage et là, nous trouvions encore à exercer notre espièglerie. Pour recevoir les offrandes des spectateurs aux étages, les quêteurs étaient munis d'une sorte de long manche creux qui s'évasait par le haut en forme d'entonnoir. Quant à nous, nous avions nos poches pleines de petits cailloux, apportés par quelque lutin sans doute, et, cérémonieusement nous ne manquions de déposer un petit caillou dans chaque entonnoir qui nous passait sous le nez. Le peuple avait les yeux sur nous : Voyez comme ces enfants sont généreux, ils vont vider leur tirelire, les pauvres ! Les quêteurs nous gratifiaient d'un chaleureux merci, auquel nous répondions ensemble d'un ton humble et détaché : « Il n'y a pas de quoi ! »

— Il me souvient encore d'un certain lundi de Pâques, fête de Recouvrance. Le soir, retraite aux flambeaux : comme elle passait par la rue du Moulin, nous étions tous à notre poste, c'est-à-dire aux fenêtres. On m'avait offert à l'occasion de Pâques de beaux œufs jaunes et rouges, magnifiquement calligraphiés d'un bel *Alleluia*. J'eus la naïveté de montrer ces œufs aux garçons. Confiante, je les leur confiais. Or, voici que tout à coup, on voit la retraite qui s'avance, les lampions, les pompiers, le char et

la musique. Celle-ci s'arrête juste sous nos fenêtres pour donner une aubade. L'occasion était propice. J'entendais quelqu'un à l'autre fenêtre qui disait : « *Alleluia* pour les pompiers, *alleluia* pour la grosse caisse ! etc. » ; enfin six *alleluia* retentirent ainsi à nos oreilles, et de l'orchestre s'échappaient des couacs formidables : les œufs, s'engouffrant dans les trombones où autres instruments, jetèrent l'émoi parmi les musiciens : « Ma musique est bouchée », disait l'un. « Tu as craché dedans, disait l'autre, secoue-là », et de faire des « pouf, pouf » à fendre l'âme ! Pour nous, on s'était ramassé, car nous avions craint un moment l'invasion de la police. Telle fut la fin de mes beaux œufs de Pâques jaunes et rouges, que je n'ai jamais revus » (1).

Au Collège de Saint-Pol, Octave Salomon fit de brillantes études. Les palmarès de l'époque nous renseignent à cet égard. Voici les prix remportés par notre collégien à partir de la Quatrième jusqu'à la fin de ses études :

QUATRIÈME

Thème latin	1 ^{er} prix.
Exercices de métrique.....	1 ^{er} prix.
Arithmétique	1 ^{er} prix.

TROISIÈME

Excellence	1 ^{er} prix.
Thème grec	2 ^e prix.
Version grecque	1 ^{er} prix.
Narration française	1 ^{er} prix.
Histoire et géographie.....	1 ^{er} prix.
Arithmétique et géométrie.....	1 ^{er} prix.

SECONDE

Excellence	1 ^{er} prix.
Narration latine	2 ^e prix.

(1) Je remercie vivement M^{me} Martin (Joséphine Tanguy) de m'avoir fourni ces récéits si pittoresques.

Narration française	1 ^{er} prix.
Histoire	1 ^{er} prix.
Mathématiques	1 ^{er} prix.
Thème anglais	2 ^e prix.
Version anglaise	1 ^{er} prix.

RHÉTORIQUE

Excellence	1 ^{er} prix.
Version latine	1 ^{er} prix.
Composition latine	2 ^e prix.
Littérature et analyse littéraire.....	2 ^e prix.
Mathématiques et physique.....	1 ^{er} prix.
Composition française	(prix d'honneur) 1 ^{er} prix (1).
Thème anglais	1 ^{er} prix (2).
Version anglaise	2 ^e prix.

EN PHILOSOPHIE

Excellence	1 ^{er} prix.
Mathématiques	1 ^{er} prix.
Physique et chimie.....	1 ^{er} prix (3).

* *

Un prix d'honneur était décerné à tout élève qui, par son travail et sa bonne conduite, avait mérité sept inscriptions. L'année de sa Quatrième, Octave ne figure pas au Tableau d'honneur. Sa conduite, paraît-il, laissait à désirer. Il a dit plus tard qu'il s'était battu avec tous ceux de son cours sauf avec Jean-Marie

(1) Le Prix d'honneur était donné par M. le Maire de Saint-Pol.

(2) M. Salomon donnera plus tard, pendant la guerre, des leçons d'anglais à Saint-Vincent au Likès en 1915, et à Saint-Yves de Quimper en 1918.

(3) Octave eut, par surcroît, des accessits de dissertation française, d'anatomie et de physiologie animale et végétale, d'histoire et géographie, et de musique vocale. Des accessits de plain-chant qu'il eut en troisième et en seconde il se targuera plaisamment plus tard, quand on lui reprochera de dérailler en chantant la Préface !

Jaffrès, qui était d'une nature très paisible (1). Sans doute il exagère. Ce que l'histoire doit retenir pour cette période de sa vie, c'est qu'il était « chahuteur ». M. Auffret, son professeur de latin, intervint et le tança : « Octave Salomon si tu continues, ta mère te gardera à Recouvrance et elle t'enverra raboter du bois ou du fer ! ». La remontrance fut efficace. Octave s'amenda, et son nom figurera au Tableau d'honneur de la troisième jusqu'à la philosophie inclusivement.

M. Salomon échoua, en juillet 1891, à son baccalauréat de philosophie. Par excès de bonté pour aider un condisciple, il lui avait passé un papier. La chose fut remarquée et Octave renvoyé à la session d'octobre, où il réussit sans peine.

Le jeune homme avait toujours déclaré jusque là qu'il avait l'intention de se faire médecin de marine. Il aimait beaucoup les marins, et quand l'escadre russe vint à Brest, en 1891, au cours de ses vacances, le gamin de Recouvrance se réveillait en lui, il accompagnait les matelots russes en chantant avec eux. Vers la mi-octobre, le dernier bateau russe étant parti, Octave déclara brusquement le soir, au cours du repas de famille, qu'il irait au Séminaire : « Au Séminaire répliqua sa mère, mais mon pauvre enfant, tu as toujours dit et répété que tu te ferais médecin de marine. — Si, maman, je vais au Séminaire. — Prends garde, mon enfant, de n'avoir pas la vocation. C'est la première fois que tu en parles. Réfléchis bien ! » — Et Octave de répondre encore une fois : « Si, maman, j'ai bien réfléchi, je vais au Séminaire ». Et le lendemain le futur lévite allait commander sa soutane.

(1) M. Jaffrès, originaire de Plouvorn, recteur de Plouénan (1924-1941), aujourd'hui retiré à Saint-Pol-de-Léon.

CHAPITRE II

AU SÉMINAIRE DE QUIMPER

(1891-1895)

Entré en octobre 1891 au Grand Séminaire de Quimper, Octave Salomon y trouva, comme supérieur, M. le chanoine Ollivier, qui, depuis 1879, régissait son établissement de façon magistrale, avec la collaboration de six professeurs, parmi lesquels il faut signaler M. le chanoine Gadon, qui deviendra supérieur en 1893, et M. Michel Bargilliat, aujourd'hui bien connu pour ses ouvrages de Droit canonique, qui font autorité.

Résolu à se donner à Dieu, le jeune séminariste s'appliqua de tout cœur à la préparation de son sacerdoce. Confiant en la grâce divine, il la seconda par le mouvement de sa propre volonté. Il voulut, non pas d'une volonté quelconque, d'un désir stérile, d'une simple velléité, mais d'une volonté absolue, généreuse, acceptant donc tous les sacrifices, employant tous les moyens, se défiant de soi-même et se confiant en Dieu.

Très appliqué aux cours de ses professeurs, il consignait leur enseignement par écrit, d'autant plus aisément qu'il usait de la sténographie. Son succès dans les études, sa piété, sa régularité, et aussi l'aménité de son caractère le désignèrent pour le poste d'infirmier, au cours des deux dernières années de son séminaire.

Nous avons sous la main son *Répertoire ecclésiastique*, où il notait, à l'occasion, ses impressions de retraite ou les réflexions que lui suggérait la lecture d'ouvrages de piété. Pour la rédaction de ces notes, il puise notamment à quelques livres de son choix : *Histoire de sainte Thérèse d'après les Bollandistes et ses*



La première Communion.

œuvres complètes; Le général de Sonis, par Mgr Baunard; *Histoire de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, par Mgr Bougaud.

Dans ce recueil de pensées pieuses, rédigé d'une écriture très fine, cueillons quelques fleurs, dont le parfum mystique embauamera, dans l'avenir, plusieurs de ses lettres de direction.

Voici d'abord le sacerdoce et la sainteté qu'il demande :

La sainteté et le zèle font le vrai ministre des autels. S'il est zélé sans être saint, son zèle sera le plus souvent infructueux. S'il est saint, sans être zélé, il ne remplira qu'à demi sa vocation.

A quoi nous servirait-il d'être honoré du caractère de disciple, de ministre même de Jésus-Christ, si nous ne sommes pas ses imitateurs ?

Les principales vertus que l'Eglise demande pour ses prêtres le jour de leur ordination sont : la justice, rendre à chacun ce qui lui est dû, particulièrement à Dieu; la constance, la miséricorde, être miséricordieux comme Notre-Seigneur : la force, la force sacerdotale consiste dans l'accomplissement régulier de son devoir, quelque pénible et obscur qu'il soit. Il faut pour cela une force d'âme peu commune. Pour avoir cette force sacerdotale, il faut nécessairement prier, et s'habituer à toujours se tenir en la sainte présence de Dieu.

Jésus monte sur la montagne pour nous apprendre que celui qui enseigne la justice divine et celui qui en écoute les oracles doivent habiter les sommets des vertus; personne ne peut parler du haut de la montagne en restant dans la vallée. Si vous restez sur la terre, parlez de la terre; si vous voulez parler du ciel, demeurez au ciel.

La première chose est de bien vivre; enseigner vient après. C'est pour cela que Jésus appelle ses apôtres le sel, avant de les appeler la lumière par ces mots : « Vous êtes la lumière du monde ».

Que nous ayons l'honneur du pouvoir, cela ne prouve en rien que nous ayons droit à la couronne de justice. L'apôtre ne sera pas honoré par Dieu pour avoir été apôtre, mais il le sera pour avoir bien rempli sa charge.



Le bachelier.

Le prêtre doit demeurer constamment fidèle à l'exercice de l'oraison ou méditation :

Sans la méditation on sera tout au plus honnête homme, mais jamais bon prêtre (Supérieur du Séminaire).

Un prêtre peut travailler; s'il ne prie pas, et ne fait pas oraison, ses efforts ne seront pas bénis, car il ne travaille pas pour Dieu; ce n'est pas à notre travail, mais à la bénédiction de Dieu que nous devons de gagner les âmes; cette bénédiction, nous ne l'obtiendrons que par la prière et l'oraison assidues. De plus, nous devons enseigner aux autres à prier; mais comment le ferons-nous, si nous ne l'avons pas appris en pénétrant, par la méditation, jusqu'au plus profond du Sacré-Cœur de Jésus? (Retraite de Noël 1892.)

Parler beaucoup dans l'oraison, c'est noyer une demande nécessaire dans un flot de paroles superflues; prier beaucoup, c'est frapper l'oreille de celui que nous prions par les cris continuels de notre cœur s'exerçant à la prière (Saint Augustin).

Je réponds d'une âme qui fait chaque jour sa méditation (Sainte Thérèse).

Si l'on est prêtre par l'ordination, on ne devient bon prêtre que par la méditation (Retraite de Noël 1894).

C'est ce qui lui permettra de bien prêcher :

Pour bien prêcher il faut bien prier. Ce n'est pas en effet à notre parole, mais à la bénédiction que Dieu donne à notre parole que sont dues les conversions ou les effets de la grâce. Or cette bénédiction s'obtient par la prière. Il faut prêcher comme Notre-Seigneur et les Apôtres, c'est-à-dire pour le bien des âmes. Il faut enseigner au peuple les vérités du dogme : paradis, enfer, âme... La bouche parle de l'abondance du cœur; mais si, par la prière, l'oraison, nous ne connaissons et n'aimons pas Jésus-Christ, prenons garde qu'on ne dise de nous : Il ne croit pas ce qu'il dit.

Le prêtre doit suivre l'exemple de son divin Maître :

Le vrai prêtre doit être l'imitateur de Jésus-Christ, le Prêtre par excellence. Or dans le tabernacle, Jésus offre continuellement

à son Père des hommages de respect; nous devons donc toujours, dans nos études, nos délassements, nos prières..., nous unir à ces sentiments de respect et d'anéantissement profonds qui animent le cœur de Notre-Seigneur; nous devons imiter son abandon complet à la volonté de son Père : *fiat voluntas tua*. Or, lorsque quelqu'un est devenu un serviteur *parfait* de Dieu, et un sacrifice qui lui soit suave, il s'ensuit naturellement qu'il triomphe des hommes charnels et les soumette au Seigneur par sa parole et ses exemples.

Quel amour ne devons-nous pas avoir pour Dieu :

Pour nous, pour la plupart des hommes, Dieu est une connaissance que l'on salue de loin, et à peine. Pour quelques-uns c'est un ami, pour bien peu un ami intime. Et puis, dans cette foule, il y en a pour lesquels Dieu est plus qu'un ami, plus qu'un père, plus qu'un époux, qui ont pour lui un amour qui va jusqu'à la passion, jusqu'à la folie. Le monde ne comprend pas ce mystère, il en rit et s'en moque, mais qu'importe? cela est. Lorsqu'on se met à aimer Dieu, on ne peut point l'aimer assez (Général de Sonis).

Il me semblait à moi que lorsqu'on s'était donné tout entier à Dieu, on ne pouvait plus lui rien refuser désormais (De Sonis).

De l'amour de Dieu découle l'amour du prochain :

L'on donne la preuve de sa sainteté, non par des miracles, mais en aimant le prochain comme soi-même, en ayant sur Dieu des idées vraies et sur soi-même un jugement plus sévère que sur les autres.

Saint François de Sales veut que ses filles ne voient plus le prochain que dans le cœur de Jésus et comme à travers sa poitrine sacrée. « Là, disait-il, qui ne l'aimerait? qui ne supporterait ses défauts? Oui il est là, ce cher prochain dans la poitrine du Sauveur; il y est si aimé et tant aimable, que l'Épouse meurt d'amour pour lui. »

La haine n'a jamais rien produit, elle a détruit; l'amour seul édifie pour l'éternité.

La patience dans les épreuves est une fort belle vertu :

Vienne donc la peine avec la résignation ! (De Sonis.)

Amour et résignation, là est tout le christianisme (De Sonis).

Seigneur, disait Jérôme Gratien, éloignez de moi non seulement les vaines grandeurs de ce monde, mais les extases, les ravissements, les miracles qui sont comme les honneurs spirituels de vos amis ; pour moi, je vous demande la croix de mon Sauveur, la croix toute sèche et toute nue.

La patience obtient tout.

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,

Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée.

Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs.

Voici maintenant quelques réflexions sur l'apostolat qui retiennent l'attention du fervent apôtre que sera M. Salomon :

L'apostolat exige : 1° l'amour. Une âme qui aime est toute puissante ; on peut lui résister quelques mois, quelques années, on ne lui résiste pas toujours. — 2° la bonté. La science éclaire, la puissance peut commander, l'éloquence peut provoquer l'admiration, seule la bonté est capable de conquérir le cœur. — 3° la bonne parole. On ne doit jamais hésiter à parler de Dieu à ceux qui l'ont oublié. La parole répétée est comme la goutte d'eau qui tombe et retombe sur le rocher et finit par y creuser un sillon. — 4° une vie sans reproche. L'exemple s'insinue comme l'huile, il pénètre comme la flamme, il se répand comme un baume d'agréable odeur.

Enregistrons, en fin de compte, quelques lignes sur la mort, qui ont impressionné M. Salomon :

Que la mort nous est douce à nous, chrétiens ! non une fin, mais un commencement. Or dans tout ce qui commence il y a de la joie, de l'ardeur ; — de la tristesse, au contraire et de la lassitude dans tout ce qui finit. Et cela seul suffirait à expliquer la différencé d'attitude du croyant et de l'incrédule devant la

Mort. Les pauvres malheureux ! s'ils savaient ce qu'ils abandonnent et pour avoir quoi ? Chaque soir doit les mordre douloureusement au cœur car un soir, c'est encore une fin, donc quelque chose qui nous échappe, mais pour nous, chaque fin de jour est une journée de moins à nous séparer du Ciel. Nous regardons toujours vers le soleil levant, eux vers le Couchant...

L'encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII sur la condition des ouvriers avait paru le 16 mai 1891, quelques mois avant l'entrée d'Octave au Séminaire. On la commenta au Cours d'œuvres sous la direction de M. Treussier. L'abbé Naudet en parla magnifiquement dans une conférence qu'il fit aux séminaristes en décembre 1894. Initié aux principes sociaux du christianisme, M. Salomon s'en inspirera plus tard dans sa conduite et dans ses œuvres.

Il était d'usage au Séminaire de présenter, vers Noël, au sous-diaconat, un certain nombre de séminaristes de la troisième année, de façon qu'ils pussent être diacres et en faire les fonctions au cours de leur quatrième et dernière année. On les appelait les « élus ». Octave Salomon fut du nombre de ces privilégiés. Sous-diacre, le 23 décembre 1893, il fut promu au diaconat le 25 juillet 1894. Trop jeune à la fin de ses études pour recevoir le sacerdoce il devint, au début de 1895, maître d'études au collège de Saint-Pol-de-Léon. L'année suivante, le 25 juillet 1896, il était promu à la prêtrise. Ce fut le grand jour, le jour tant désiré, qui mit une joie débordante aux cœurs du jeune prêtre et de sa bonne mère, comme aux cœurs de ses parents et amis.

Octave célébra sa première messe en l'oratoire des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny qui avoisinait sa maison de Recouvrance, puis, quelques jours après, il chanta solennellement la messe en l'église de Saint-Sauveur.

CHAPITRE III

PRÉCEPTEUR EN MAYENNE

(1897-1901)

Avant d'entrer dans le ministère paroissial, M. Salomon fut, quelques années durant, précepteur à Craon, en la Mayenne, dans la famille de M. le Comte de Quatrebarbes. Voici la lettre que nous adresse à son sujet la vénérable Comtesse, rendant hommage aux qualités et aux vertus du jeune précepteur.

« Tout de suite à son entrée dans notre famille, nous jugeâmes que le jeune prêtre envoyé par son évêque près de nos enfants était réellement l'âme sacerdotale que vous avez connue.

» Il fit partie de notre groupe, y eut une large part, et répondit à notre confiance en apportant tout son zèle et son cœur à la tâche qui lui incombait. Ce n'était pas peu dire, car il employa son ardeur en s'oubliant pour les autres, et en homme de Dieu qui essaie de communiquer aux jeunes le feu brûlant dont il est animé.

» Du reste, son esprit d'apôtre travaillait près de l'entourage tout entier : ses fines remarques ne froissaient jamais, on en était touché.

» Sa gaieté et son entrain étaient bien faits pour intéresser la jeunesse, et les années de son préceptorat ne furent jamais oubliées. Le si parfait aîné que nous avons perdu lui disait : « Nul autre que vous, M. l'abbé, ne me mariera. »

» Il saisissait toutes occasions de conduire nos fils dans les patronages religieux et de les initier à gagner la confiance et la sympathie des groupes de la ville où nous passions une partie

des vacances. Il prenait part de façon touchante à nos peines et à nos joies. Son premier sermon fut consacré à la dévotion au Sacré-Cœur, se rappelant la promesse faite aux prêtres du don de toucher les âmes s'ils lui étaient dévoués.

» Unanimement nous comprenions la valeur de la formation qu'il donnait dans le milieu qu'était le nôtre, et M. de Quatrebarbes combattit, de toute sa force, le zèle qui l'entraînait à entrer trop vite dans le ministère paroissial. Nous sentions que l'œuvre n'était pas accomplie, et que jamais, une semblable influence ne serait jointe aussi parfaitement à la perfection de la méthode, à la connaissance des attraites et des caractères et à l'exécution scrupuleuse de son devoir. Il était d'une complaisance sans limite, pour ses élèves, leur parlant franc sur leurs défauts, et lui-même plus tard, regrettait de n'avoir pas achevé ce qu'il avait si brillamment commencé. « Je me suis trompé disait-il; je ne voyais » pas dans son ampleur la gravité de ce ministère. »

» Voici, Monsieur l'aumônier, ce qu'imparfaitement je peux vous faire connaître sur celui qui nous apporta si grande édification et auquel mon mari, moi, et les miens, nous conservons une telle reconnaissance.

» En dépit de mes 82 ans, j'ai tenu cependant à essayer de vous retracer sincèrement l'admiration qui ne s'est pas démentie devant un tempérament ardent à remplir une belle existence, sans jamais penser à lui-même. »

Ajoutons ces quelques détails que nous communique une des filles spirituelles de M. Salomon qui devait, quelque trentaine d'années plus tard, enseigner les enfants d'un de ses élèves de Quatrebarbes.

« Envers tous, de M^{me} de Quatrebarbes, mère, aux enfants, à Marie-Cinthe, la plus humble des bassecourières, il était le même, prêtre avant tout, bon, dévoué, extrêmement délicat mais intransigeant devant toute question de principe. Et, ce qu'il pensait, il ne l'a jamais envoyé dire ! Trouvait-il quelque peu accentué le décolleté d'une des jeunes comtesses se présentant à la Sainte Table, au sortir de l'église, il allait la trouver et, en particulier, lui en

faisait rondement la remarque, ajoutant de très judicieuses réflexions sur la responsabilité des châtelaines quant à la répercussion de leur façon de s'habiller sur la jeunesse féminine du pays, toujours en admirative imitation de ce qui se faisait « là haut ». Je tiens le fait de la jeune femme elle-même qui, le premier mouvement passé, rendait hommage à cette courageuse et loyale liberté du prêtre, ami de la famille. Simple fait qui laisse entrevoir toute son apostolique influence en ce milieu.

» Au reste, ce franc parler était agréé de tous, car le Chanoine Salomon jouissait de l'estime et de l'affection de tous. Comme, à son tour, il le leur rendait bien ! Les années n'avaient fait que resserrer les liens très cordiaux qui l'unissaient à la famille de Quatrebarbes. Il était l'ami de toutes les joies et de toutes les peines. Tantôt on le voyait accourir pour une retraite de première communion d'enfants, tantôt pour un deuil, tantôt pour une plus lourde peine. Une année où l'on désirait, au château, sa surnaturelle direction pour une affaire urgente, ne le vit-on pas accourir, sur-le-champ, d'une conférence pédagogique à Morlaix, et s'excuser de ses lourdes chaussures d'hiver : « Je suis venu tout botté, sans avoir eu le temps de changer de souliers ! » Que c'était bien lui, avec tout son grand cœur ! »

CHAPITRE IV

VICAIRE A TAULÉ ET A QUIMPERLÉ

Professeur dans l'intervalle à N.-D. de Bon-Secours à Brest.

(1900-1911)

M. Salomon fut nommé, en la première partie de l'année 1900, vicaire auxiliaire de la chrétienne paroisse de Taulé. Les deux vicaires, MM. Meudec et Le Scanff, y étaient « en république » du fait du départ de M. Guillauma, ancien curé. Au cours d'octobre, la paroisse reçut un nouveau curé en la personne de M. le chanoine Queinnee, secrétaire général de l'évêché. Un mois plus tard, le 11 novembre survenait la mort de M. Le Scanff, en suite de laquelle M. Salomon devint vicaire titulaire.

Celui-ci ne connaissait pas bien le breton, en dépit des leçons qu'il avait reçues au temps de son Séminaire, de sa tante M^{me} Tanguy. Il avait assez de peine à composer ses sermons ; on dit que pour les mieux donner, il les débitait d'avance du haut de la galerie du clocher. Ses collègues le plaisantaient volontiers à ce sujet, lui suggérant de prononcer le mot *hoguen* quand la mémoire lui manquerait en chaire. Le terme est la traduction bretonne de la conjonction *or*.

A Taulé, le jeune vicaire s'employa déjà à faire prospérer les écoles chrétiennes.

Atteints par la loi des Associations de 1901, les Jésuites durent quitter l'école de Notre-Dame de Bon-Secours à Brest, dont ils avaient la direction. M. le chanoine Rospars de Quimper devint, le 30 août 1901, supérieur titulaire de l'établissement, M. Guenver,

vicaire à Lambézellec, directeur des études. Parmi les noms des professeurs appelés à leur prêter assistance nous relevons celui de M. Salomon, qui dut quitter Taulé à la rentrée du collège.

Le 22 septembre 1902, il fut enchanté, lui qui ne rêvait que de ministère paroissial, de recevoir sa nomination de vicaire à Sainte-Croix de Quimperlé. Il y trouvait comme curé un compatriote, M. le chanoine Péron, originaire, lui aussi, de Saint-Sauveur de Brest. La maison du curé à Recouvrance étant située plus haut que celle de M. Salomon, celui-ci disait plaisamment : « Monsieur le Curé vous êtes né sur la hauteur, moi dans le ruisseau ! »

Chargé du patronage et du cercle d'études il s'y adonna avec toute l'ardeur de son zèle. Ce qui ne l'empêcha pas de fonder l'œuvre des jardins ouvriers qui le rendit si populaire dans la cité.

Lorsque les Frères durent quitter Quimperlé, en 1907, M. Salomon n'hésita pas à passer le brevet élémentaire, pour prendre la direction de l'école chrétienne des garçons. Plus d'une fois il a raconté la scène. Pierre Sergent, vicaire là-haut à Saint-Michel, et lui décidèrent de se rendre au Mans, pour subir les épreuves du brevet. Ils se présentèrent au jury, affublés d'un costume civil. Au bout de quelques minutes, en face de ces deux hommes de 30 ans et plus, les examinateurs devinèrent à qui ils avaient affaire, et l'examen commencé dans le primaire s'acheva brillamment dans le secondaire.

M. Salomon visitait souvent ses malades et leur prodiguait des gâteries. On cite le cas d'un incroyant qu'il voulait ramener à Dieu, et auquel il portait force bouteilles de vin, et avec qui il jouait de longues parties de cartes. Les ouvriers l'admiraient ; l'un d'eux perdit une demi-journée de travail pour l'accompagner à la gare le jour de son départ.

« Il était bon, nous écrit M^{me} Termier, se donnait sans compter, heureux d'être utile et de faire le bien à tous ceux qui souffraient, et cela d'une façon si désintéressée, et si modeste, que la sympathie — l'admiration même — naissaient tout de suite. »

En 1903, sa cousine Joséphine Tanguy, dont il avait béni le mariage au début de l'année précédente à Recouvrance, s'était établie à Névez, avec son mari Jean-Marie Martin. Quimperlé

n'était pas loin et Octave faisait de temps en temps à sa chère cousine une aimable visite. C'est à Névez qu'il acquit les panneaux d'un beau lit-clos, qu'il se résigna à vendre plus tard, pour faire face à ses dépenses d'inspecteur.

Au début de septembre 1908, M. Salomon partit pour l'Angleterre, où il allait assister au dix-neuvième congrès eucharistique international, qui devait se tenir à Westminster, du 9 au 13 septembre.

Ce congrès dépassa en splendeur tout ce qui s'était vu en semblables circonstances. Des cérémonies multiples y eurent lieu : réception du cardinal Vanutelli, légat du pape, offices solennels, célébrés par des prélats de nationalité diverse et de tous les pays du monde, réunions où furent lus et discutés des rapports sur le culte de la sainte Eucharistie, discours des orateurs catholiques les plus éminents par leur dignité et leur éloquence, manifestations de foi et de piété, dont la moins touchante ne fut pas un défilé de 15.000 enfants chantant des cantiques et acclamant au passage les évêques qui les bénissaient...

Au dernier moment le gouvernement anglais demanda à Mgr Bourne, archevêque de Westminster, de ne pas faire sortir le Saint Sacrement, et le prélat renonça à la cérémonie projetée. Mais la procession circula pendant plus d'une heure dans les rues, remplies d'une foule dépassant 300.000 hommes. Le cortège, comprenant 20.000 personnes défila dans l'ordre suivant : la croix, environ 2.000 prêtres, les supérieurs d'ordres religieux, les abbés mitrés, plus de 80 archevêques et évêques, 7 cardinaux, puis le cardinal-légat ; à sa droite, le duc de Norfolk ; à sa gauche, lord Ripon, ex-vice-roi des Indes ; deux membres du parlement français, MM. Jenouvrier et Delahaye, sénateurs, revêtus de leurs insignes, suivaient immédiatement le cardinal-légat. Dans les rangs on remarquait les pairs catholiques d'Angleterre, des délégations des diocèses de Cambrai, de Bretagne et du Poitou, et un grand nombre de Belges.

A 5 h. 20 la procession rentre à l'église. Le Saint-Sacrement est alors porté, sur la terrasse circulaire de la tour, par le cardinal-légat. Des sonneries d'honneur retentissent. La bénédiction

du Saint-Sacrement est donnée, puis, de cent mille poitrines, jaillissent des hourrahs formidables. Un salut fut ensuite célébré à l'intérieur de la cathédrale. Après le chant du *Te Deum*, les cardinaux et l'archevêque donnèrent ensemble leur bénédiction.

Ces majestueuses cérémonies produisirent sur M. Salomon une profonde impression, et il en garda un souvenir inoubliable.

Le 10 décembre 1909, une décision épiscopale fit de lui le supérieur de la maison de Kéroulas à Saint-Pol-de-Léon. Il fut heureux, assurément de retrouver la demeure bénie qui avait abrité les années de sa jeunesse, mais combien désolé de quitter le ministère paroissial auquel il avait voué son cœur !

CHAPITRE V

L'INSPECTEUR DIOCÉSAIN

(1912-1940)

C'est le 6 juillet 1911, que M. Salomon devint l'adjoint de M. le Chanoine Messenger, Inspecteur diocésain depuis le 25 juillet 1908. Nommé lui-même Inspecteur au début de 1912, il eut la lourde charge d'organiser l'enseignement chrétien dans le diocèse. Il dut à cet égard s'occuper du personnel enseignant et, d'autre part, donner ses soins à la formation des élèves.

LE PERSONNEL ENSEIGNANT

L'Eglise fut évincée de l'école en France par la loi de 1882, qui laïcisa l'enseignement. C'est alors que furent fondées chez nous les premières écoles libres. Elles étaient en pleine floraison quand un coup terrible leur fut porté par la loi du 1^{er} juillet 1901 sur les Associations. Nombre d'entre elles furent fermées, d'autres souffrirent cruellement. Dans l'ensemble cependant elles résistèrent à la tempête : la plupart subsistèrent et gardèrent leur prospérité. Grâce au zèle des pasteurs de l'Eglise, grâce aux nouveaux sacrifices consentis par les fidèles, grâce aux congréganistes, dont la vaillance ne recula pas devant une sécularisation douloureuse, grâce aux laïques qui, par esprit de foi, acceptèrent la modeste condition d'instituteurs libres, notre enseignement primaire fit encore bonne figure devant le siècle.

Cependant le vrai danger qui menaçait nos écoles était la pénurie de maîtres. Pour les sauver, il fallut donc s'inquiéter de recruter des instituteurs.

Ici se place la question du brevet exigé des futurs maîtres. Il parut à plusieurs que le meilleur moyen de les préparer était la fréquentation d'une école normale chrétienne, où les jeunes gens prendraient la compétence professionnelle spéciale à la carrière qu'ils voulaient embrasser. Vers 1906 existaient déjà en France quelques-unes de ces écoles, où l'on préparait au brevet simple ainsi qu'au brevet supérieur.

* *

M. le chanoine Messenger avait fondé, en 1909, le Cours normal du Folgoat, pour le recrutement des instituteurs, et le Cours normal de Saint-Julien de Landerneau, pour le recrutement des institutrices. Le premier ne tarda pas à devenir un juvénat aux mains des Frères de Ploërmel; quant au Cours de Landerneau, il resta une école de recrutement d'institutrices libres laïques.

Il comptait au début 22 Normaliennes et constituait une annexe de l'école Saint-Julien. M. Salomon lui consacra tous ses soins. Il s'occupa des études, ne négligeant rien pour qu'au point de vue pédagogique elles fussent à tout le moins si bonnes que celles des meilleures écoles normales de l'Etat. Il se souciait plus encore de la formation morale des Normaliennes. Plusieurs fois l'an il les voyait en particulier, essayant de leur communiquer son zèle pour l'apostolat et le salut des âmes.

Le nombre des recrues augmenta : on le fixa assez longtemps à 40. En 1930, soixante abeilles remplissaient la ruche. Le 18 novembre, jour de la Saint-Octave, elles se firent une joie d'offrir leurs vœux de fête à M. l'Inspecteur, présent au milieu d'elles. Nous avons sous la main le compliment en vers alexandrins qu'elles lui adressèrent ce jour-là. Détachons-en les deux strophes finales.

Comme autrefois Jésus, en sa chère Judée,
Libéré de la foule enthousiaste et pressée,
Se retirait lassé chez Marthe et chez Marie,
Pour refaire ses forces en la maison amie,

Nous voudrions qu'au soir de ces rudes tournées,
Qui vous absorbent tant depuis ces vingt années,
Vous trouviez vous aussi la retraite bénie,
Et que le Cours, pour vous, soit un doux Béthanie.

A cette époque quelques Normaliennes poursuivaient leurs études à la Faculté catholique d'Angers en vue d'obtenir la licence. A l'une d'elles, M. Salomon écrivait le 12 décembre 1929 :

« Vais-je savoir parler à une étudiante, une étudiante en sciences ! Vous excuserez les maladresses. Vous avez donc annoncé mon passage par Angers : vous en avez un toupet ! Voilà l'esprit scientifique : je vous avais dit : « Il se peut que j'aille à Paris » en décembre, il y a naturellement arrêt à Angers », et vous, scientifique, avec la rigueur mathématique, vous transformez « il se peut » en « certainement », et voilà pourquoi trois de mes filles ont connu des déceptions, et moi j'ai été obligé de leur faire des quasi-excuses. Pour être convenable je devrais même écrire à M. D... Vous en faites de belles, vous ! Oh ! ces Léonardes !

» Vous devez faire des prodiges à la Faculté, et j'espère qu'on doit se demander avec admiration où vous avez été formée : dites bien que c'est au Cours Normal de Saint-Julien, qu'il n'y a que des as là-bas, que vous et N... vous êtes les moins fines de toutes. Et puis, il faut que vous ayez *bien* au P. C. N. et *très bien* au P. C. N. S., sans quoi je vous renie. »

Les programmes imposèrent dans la suite des études plus longues, et Saint-Julien devint trop étroit pour contenir les 90 normaliennes que les circonstances exigeaient. On fonda donc, en 1934, toujours à Landerneau, l'école Saint-Sébastien.

Laissons à une fine plume de Normalienne le soin de nous décrire cette nouvelle maison accueillante et confortable :

« Nous avons du soleil et de l'air à flots, nous avons des salles spacieuses, nous avons le chauffage central. Aussi favorisées que les anachorètes de l'antiquité, nous avons surtout, — et Dieu sait si nous l'apprécions, — chacune, une petite cellule, où le sommeil est bien plus doux, où les rêves sont bien plus beaux que dans un banal dortoir, et qui, chose remarquable, en même temps que la solitude, offre à celles qui ont du goût pour la poésie, le spec-

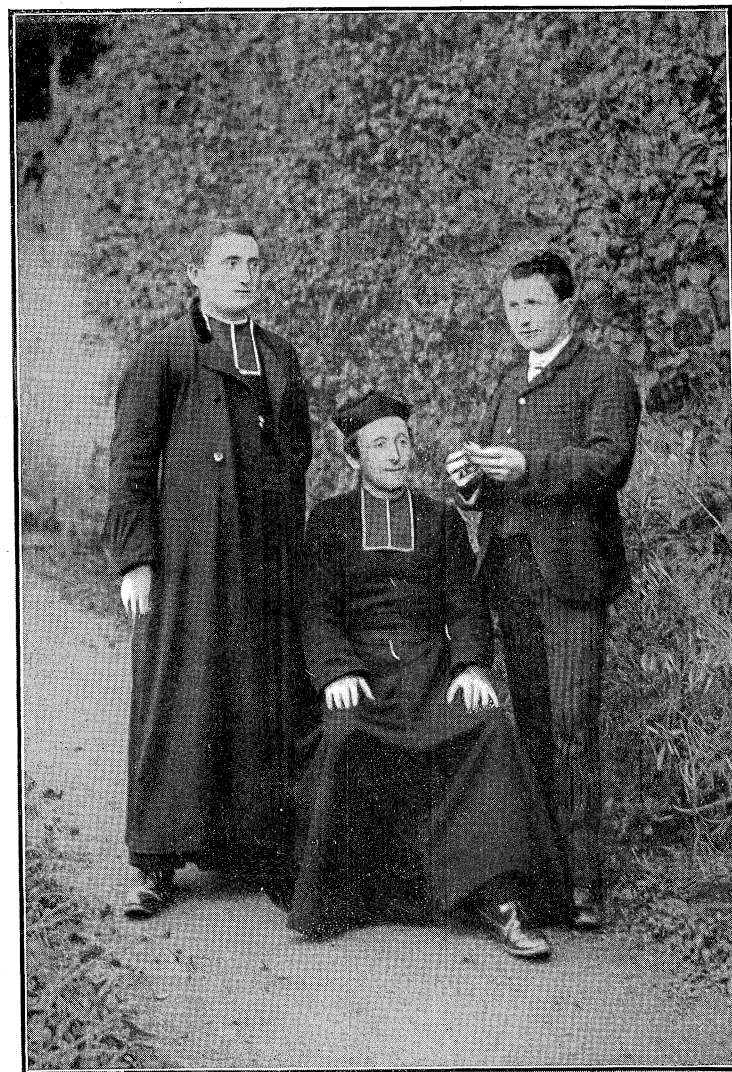
tacle de magnifiques clairs de lune et de superbes cieux étoilés. Et autour de nous, nous avons un poème : au loin la magnifique colline de Penceran, tantôt noyée dans la brume, tantôt illuminée de soleil. Plus près, un peuplier à la tige majestueuse et souple, qui frissonne et pleure au moindre souffle de vent, des marronniers, où l'automne a attaché des feuilles scintillantes d'or, des palmiers qui nous parlent de leur beau pays de soleil et de lumière, et, au milieu, gloire de notre cour, un superbe Wellingtonia, dont le sommet touche presque le ciel. »

M. Salomon avait un penchant pour ses enfants du Cours Normal et il usait à leur endroit d'une aisance pleine de charme. Elles le payaient en retour, d'une douce familiarité, tendre sœur de l'innocence. Qu'on en juge par cette brève analyse d'un fort long compliment qu'elles lui adressaient au jour de sa fête, le 18 novembre 1940 :

« Cela se passait au Paradis un 18 novembre. Tous les saints, réunis autour du Père céleste, célébraient la Saint-Octave. Celui-ci parlait de ses filleuls. Quand il parla d'Octave Salomon, Dieu sourit : « Oui, je le connais, dit Dieu. C'est un bon et fidèle serviteur, mais il est trop fier de ses Normaliennes. » Saint Pierre le défend parce qu'il a inculqué à ses enfants de la volonté, saint Jean, parce qu'il leur a inspiré de la charité, saint Sébastien, parce qu'il leur a donné une maison qui est sous son vocable, saint Jacques, parce qu'il leur a insufflé de l'enthousiasme, saint Ignace, parce qu'il combattait contre le mal comme un fier chevalier, saint Yves parce qu'il a, par l'enseignement, gardé la foi dans tout un département. Le dernier mot fut aux Normaliennes du ciel pour défendre leur Père de la terre. — Dieu sourit et dit : « C'est bien comme cela. »

Un refrain revient à sept reprises dans la seconde partie du compliment. Le voici : « Dans la salle d'études du Cours Normal il y a 76 Normaliennes, et non pas 76 moules, et non pas 76 nouilles, ni 76 girouettes, ni 76 marionnettes mais 76 vraies Normaliennes. »

C'est, on le devine, une protestation bien accentuée contre les aimables épithètes que leur décochait, de temps à autre, M. l'Inspecteur.



Au presbytère de Plourin-Ploudalmézeau. M. Salomon séminariste.



Madame Salomon et ses trois fils.

Jusqu'à la fin de sa carrière, M. Salomon resta profondément attaché au Cours Normal. Au début de novembre 1941 il écrit à la Direction du Cours :

« Suis-je si nécessaire là-bas pour parler de volonté ? Et vous, n'avez-vous pas tout ce qu'il faut pour leur en inculquer après leur avoir montré sa nécessité ? Ces jeunes vibrent et ne demandent qu'à suivre les indications données par une personne autorisée. Naturellement il ne faut pas espérer que du jour au lendemain une volonté qui n'a pour ainsi dire été que combattue par la sotte éducation des Parents, va surgir et du jour au lendemain devenir une force conquérante. Les choses se passent autrement dans l'ordre psychologique ; et c'est pas par pas qu'on avance, et en suant, sans prendre le temps d'essuyer sa sueur. Et la volonté fait comme la comète de Halley : mon frère était sur mer quand elle a commencé à devenir visible : c'était un point gros comme une étoile, et chaque jour sa queue, après avoir apparu, s'allongeait jusqu'à atteindre des 100.000 kilomètres. Item pour la volonté : à peine perceptible, elle prend corps et s'affirme sous l'influence d'un soleil, en l'espèce les maîtresses du Cours Normal. Gardez à ce Cours sa physionomie : elle pourrait-être plus belle, mais déjà ce n'est pas si mal. »

Quelques semaines plus tard, le souvenir du Cours lui monte encore à la pensée et au cœur : « Soyez certaine, écrit-il à la Directrice le 24 novembre, que le jour où j'enfourcherai ma bicyclette pour filer direction de Saint-Urbain, chaque coup de pédale fera monter de la joie au cœur, parce qu'il me rapprochera de Créac'h Balbé (1)... Quand luira cette aube ? Laissons la Providence arranger l'avenir. »

Enfin dans une lettre du 6 décembre il donne rendez-vous au Ciel à ses chères Normaliennes : « Tous les jours vous priez pour moi : merci ; chaque jour aussi au *Memento* de ma Messe, je recommande au Bon Dieu mes Filles et spécialement mes Normaliennes. Quel beau bataillon cela fera au Ciel, et nous

(1) Depuis 1940, le Cours Normal est replié à Créac'h-Balbé, en Saint-Urbain.

aurons de l'allure, et si, au Ciel, chaque élément de l'armée de Dieu prend un nom, nous nous appellerons le bataillon de la Volonté ! »

On aura résumé l'œuvre de M. Salomon au Cours, quand on aura dit que dès le début, il en fut l'âme, une âme ardente et enthousiaste, qui insuffla avec un entrain jamais démenti, l'amour de la cause à laquelle il s'était entièrement donné, à trente générations successives de Normaliennes. Il fut un entraîneur au premier chef. Il suscita des dévouements, les entretint par sa parole et plus encore par son exemple, il constitua autour de son idéal une famille à laquelle il prodigua son affection et dont il fut aimé et vénéré.

De nombreuses vocations religieuses couronnèrent son zèle sacerdotal : on en compte au Cours Normal 147, dans 22 Congrégations différentes.

* * *

Le zèle pour le salut des âmes ne faisait pas oublier à l'Inspecteur les intérêts matériels de ses institutrices. Il fonda pour elles, en 1926-1927, une maison de repos, à Ker-Anna, en Riec. Et ce fut là, avec l'installation du Cours Normal, une œuvre excellente dont à juste titre il était très fier.

Cette maison était destinée à recevoir nos Institutrices chrétiennes, dénuées de ressources, parfois sans famille, et depuis la fondation en 1927-1928, pour la très modique somme de deux francs par jour, et souvent gratuitement, elles y ont reçu, logement, vivre et couvert, non seulement pendant la durée des vacances, mais encore en cours d'année. Maîtresses convalescentes, anémiées, ou simplement fatiguées s'y présentent comme chez elles et y jouissent d'une bienveillante et généreuse hospitalité. Quelques-unes, plus âgées, y résident en permanence.

Mais, se dira-t-on, comment M. Salomon a-t-il pu se procurer des ressources pour mener à bien une telle œuvre ? Son grand cœur s'y est ingénié ; avec l'appui des prêtres généreux et dévoués qui mirent leur éloquence à sa disposition, il organisa des quêtes

dans toutes les paroisses du diocèse. Elles furent fructueuses, et le rêve allait devenir une réalité.

Après maintes recherches, le lieu idéal pour la construction de la maison fut trouvé en plein bois de Saint-Léger, aux abords de la rivière du Bélon. On ne pouvait mieux désirer. Le terrain acquis, un entrepreneur fut appelé, les devis faits, le bois défriché, et quelques mois plus tard, le bâtiment était en bonne voie de construction.

Pendant ce temps, des religieuses, des institutrices et autres personnes de bonne volonté furent chargées de commander et acheter des meubles, la literie, la lingerie, en un mot tout le matériel nécessaire. Tout cela s'entassait au presbytère et à l'école libre des filles de Riec-sur-Belon, tant et si bien que, dès juillet 1927, M. l'Inspecteur put prévenir les maîtresses qu'elles pouvaient y venir passer leurs vacances. Oh ! l'installation était encore sommaire, et le 26 juillet, lorsque les deux institutrices de la Direction arrivèrent, elles durent se reposer dans une chambre dépourvue de vitres. Mais on fit diligence. Le 1^{er} août, une dizaine de chambres furent relativement prêtes à loger les premières arrivantes. Elles furent au nombre de douze, et toutes gardent un bon souvenir de ces vacances de 1927.

De septembre de la même année à juillet 1928, les travaux se poursuivirent, et chaque année, des améliorations successives vinrent apporter un peu plus d'agrément et de confort à cette Maison de Repos.

M. le chanoine Salomon eût été alors le plus heureux des mortels, si un grand ennui ne s'était présenté sous la forme d'un procès. Il lui était intenté par la commune de Riec, pour un sentier bordant la rivière et qui, somme toute, donnait tout son charme à la propriété. Ce sentier avait bien été vendu au Syndicat de l'Enseignement Libre, mais la commune désireuse de conserver cette belle promenade à ses habitants, en revendiquait la possession. Avec son énergie coutumière, l'Inspecteur diocésain, loin de se laisser intimider, tint tête à l'orage, et, ayant d'abord perdu son procès en Justice de Paix, il le recommença l'année suivante, avec toutes les preuves à l'appui. Grâce à sa ténacité,

au bien-fondé de ses droits, il obtint enfin gain de cause, et put clore la propriété. Ces demoiselles furent alors heureuses de se sentir bien chez elles, sans être sans cesse importunées par des visiteurs étrangers.

Depuis la fondation de la maison de Ker-Anna, 725 institutrices y ont passé des journées de repos et de convalescence. On a pourvu à leur entretien, par la vente annuelle de petites fleurs bleues, le jour de la fête de sainte Jeanne d'Arc, le sou de l'école, imposé aux élèves des écoles libres du diocèse, quelques tournées de représentations bretonnes, données tant en France qu'à l'étranger par d'anciennes élèves de nos maisons d'éducation chrétienne, des kermesses patronnées par Mgr Duparc, et enfin des dons généreux faits par des personnes charitables. Ces dernières connaissaient le grand désir de M. Salomon de constituer un capital dont les rentes suffiraient à l'entretien de la Maison. Lorsque survint la guerre, ce but était déjà à moitié atteint, et en mourant, le fondateur aura eu la consolation, la joie de voir son Œuvre en pleine prospérité. Toutes les Institutrices qui ont été reçues à Ker-Anna, lui en gardent une profonde reconnaissance.

* * *

Les conférences pédagogiques fournissaient à M. Salomon un excellent moyen de donner aux maîtres et aux maîtresses des conseils pour l'enseignement et l'éducation, de les renseigner sur les lois scolaires. Ses auditeurs portaient alors plus aptes à remplir leur tâche d'éducateurs, réconfortés par la sympathie qu'ils sentaient chez leur chef, même si à ses avis il avait mêlé des réprimandes.

Former de bons maîtres laïcs, c'était indispensable, mais notre Inspecteur se rendait bien compte que la situation des écoles demeurerait bien précaire aussi longtemps que les religieux et les prêtres, l'élément stable de nos cadres, ne seraient pas assez nombreux. Aussi était-il sans cesse préoccupé de discerner les vocations et de les cultiver. Par ses conseils écrits et oraux, il

orientait sûrement ceux qui lui confiaient le soin de les acheminer vers le Seigneur et de guider leur vocation. Ils furent extrêmement nombreux.

LA FORMATION DES ELEVES

En ce qui touche l'éducation des enfants, M. Salomon nous a livré sa pensée dans un Rapport remarquable présenté à Paris, en mai 1923, à la réunion annuelle des Directeurs diocésains de l'Enseignement libre : *l'Art de former les hommes*. Il a paru dans un supplément à la « Colombe » du 1^{er} octobre 1923. La première partie du Mémoire expose certains principes concernant l'éducation de la volonté. Ils sont concrétisés, dans la seconde partie, en quelques aperçus et quelques conseils. Bornons-nous, à présenter ici une analyse sommaire de cette deuxième partie.

Voici les conditions favorables à l'exercice et au développement de la volonté.

Il faut d'abord dans l'école de l'ordre, ordre matériel, ordre scolaire, ordre moral grâce à un règlement précis, à la politesse dans les relations, à une surveillance sérieusement intelligente. Il faut supprimer les causes de mécontentement, activer l'initiative, donner un grand amour pour la religion, répéter sans cesse que l'homme vaut, non par son intelligence, mais par sa volonté.

Et M. Salomon d'exposer ensuite la méthode de formation qu'il a fait adopter à un certain nombre d'écoles du diocèse de Quimper. Il distingue à cet égard la méthode collective et la méthode individuelle.

Méthode collective. — Avant huit heures du matin, le maître a inscrit au tableau noir une pensée chrétienne. La prière terminée, cette pensée est expliquée pendant quelques minutes, puis les enfants prennent une résolution à tenir durant toute la journée : « Je serai sage... Je me tairai au premier son de la cloche... ». Au cours de la classe, à trois ou quatre reprises, le maître rappelle la résolution. Celui-ci conseillera à tous les élèves de passer par l'église pour y faire une visite très courte au Saint-

Sacrement, il essaiera d'obtenir de ceux qui demeurent non loin de l'église d'assister à la messe une fois, puis deux fois... On enseignera le catéchisme avec un soin spécial et la leçon se terminera par un ardent appel à l'action dans le cadre de ce qui a été enseigné.

Méthode individuelle. — Les maîtres verront tous les mois ou toutes les six semaines chaque élève individuellement, soit en classe, soit sur la cour, soit pendant les promenades, à l'aller, au retour.

Pour obtenir que les élèves soient connus d'un nouveau professeur, il faudra un registre d'âmes et un Conseil de l'école. Au verso du registre seront notés les efforts de la méthode collective, au recto ceux de la méthode individuelle. Au Conseil de l'école, le directeur demande à chaque professeur si et comment il a vu le programme de chaque matière, puis chacun doit révéler ce qu'il a fait et obtenu en éducation durant le mois écoulé. La séance s'achève sur une leçon de pédagogie.

Au sortir de l'école les élèves font parfois la culbute. Pour les en préserver, il convient de rester en relations avec eux par les associations d'anciens élèves. Et M. Salomon termine son *Rapport sur l'art de former des hommes* par ces lignes : « J'ai créé des associations d'anciennes élèves, par lesquelles j'ai l'ambition de continuer le travail de la formation de la volonté, commencé à l'école ».

Les Amicales étaient une des œuvres préférées de l'Inspecteur. Dans ces réunions, il se livrait avec une verve caustique à de plaisantes réflexions, mais c'était toujours pour aboutir à des considérations surnaturelles. Même note dans les avis qu'il donnait aux élèves et aux maîtres, dans les sessions d'examens, après la proclamation des résultats et la délivrance des diplômes. Et c'est un problème de savoir comment cet homme pouvait cumuler toutes ces présidences avec ses occupations et préoccupations constantes : placement des candidats et candidates pour nos écoles, renseignements à prendre à leur sujet, avec l'énorme correspondance que tout cela supposait, avec ses voyages à Saint-Brieuc, à Paris, à Rome...

Et voici quelques conseils que donnait, en 1923, notre Inspecteur diocésain à ses collègues de France : « Qu'ils répètent *opportune, importune* aux maîtres et aux élèves que la volonté est presque tout ; que dans les inspections, ils contrôlent l'éducation d'abord, l'instruction ensuite, qu'ils imposent une méthode d'éducation à l'école, qu'à leurs inspections ils réunissent et président le Conseil de l'école, qu'ils voient si les maîtres savent faire converger leur enseignement vers la formation de la volonté, et, par-dessus tout, qu'ils contrôlent s'ils savent faire rendre au catéchisme toute sa valeur éducative, enfin qu'ils cherchent et trouvent une formation postscolaire de la volonté. »

Consignons ici, en fin de compte, les renseignements intéressants qu'un prêtre éminent de notre diocèse, M. le chanoine Kerbiriou, docteur ès lettres, veut bien nous communiquer : « Je n'ai guère eu de relations avec M. Salomon qu'à propos des examens de brevet élémentaire, il y a une dizaine d'années. Mon impression est qu'il usa de souplesse dans ses rapports avec l'Inspecteur académique et avec les Inspecteurs primaires du département. Mais comme il était très au courant des lois, décrets, circulaires relatifs à l'enseignement primaire, il sut se faire écouter, même des autorités qui nous étaient le moins favorables. C'est ainsi qu'en 1932, l'affluence des candidats au brevet ayant nécessité l'extension de la Commission d'examen de Brest, il réussit à y faire nommer un troisième membre de l'enseignement privé.

» Lors de mes discussions avec l'Inspecteur primaire de Brest, à propos de l'excès de sévérité de la Commission de cette ville, il me dissuada de prendre le ton de la polémique : il voulut un exposé objectif de faits incontestables ; tant que la certitude n'était pas acquise, il me disait en m'écrivant : « à vérifier, à contrôler » ; en second lieu, il voulait de la modération dans la rédaction des rapports, et il avait raison. Mais si, dans l'intérêt de notre enseignement, et en raison de ses fonctions, il se croyait tenu à certains ménagements avec les autorités officielles, il admettait qu'il y eût des combattants dans la plaine, pour faire entendre leurs revendications sur un terrain solide. Différentes fois, il me fournit des arguments qui, je le sais, contribuèrent à mettre plus de jus-

tice dans les examens. Il avait soin d'ailleurs, de faire la part des choses, de pratiquer les mises au point : il m'apprit, par exemple, que si dans l'appréciation des devoirs, certains correcteurs se montraient trop exigeants, la faute n'en était pas nécessairement à la Commission, qui avait établi un barème équitable. »

M. Salomon eut le mérite de susciter l'apparition de plusieurs Cours manuels au profit de l'enseignement chrétien. Ainsi, par exemple, en 1923, quatre ans après la création chez nous du brevet d'instruction religieuse, il me demanda, ainsi qu'à M. Hily, aujourd'hui curé de Plouguerneau, de mettre à la disposition des candidats l'ouvrage qui leur manquait concernant la Bible. Ce fut l'origine de nos *Leçons d'Écriture Sainte : Ancien et Nouveau Testament* (Paris, Bloud et Gay, 1924).

CHAPITRE VI

PÈLERINAGE DE ROME

(1934)

A l'occasion du jubilé de la Rédemption, la *Fédération Nationale des syndicats diocésains de l'Enseignement libre en France*, organisa un pèlerinage à Rome. Doublé d'un congrès, ce pèlerinage eut l'honneur d'être présidé par Son Excellence Mgr. Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris.

A titre de membre du Conseil fédéral, M. le chanoine Salomon se fit un devoir et une joie de prendre part à cette solennelle manifestation de piété. Un certain nombre d'institutrices libres auxquelles se mêlèrent quelques autres personnes, furent ses compagnes de voyage.

Partis de Quimperlé le lundi soir, 26 mars 1934, nos pèlerins après avoir visité Lyon, Turin, Gênes et Pise, arrivèrent le Jeudi-Saint au soir 29 dans la Ville Éternelle.

La journée suivante fut consacrée au gain de l'indulgence jubilaire par la visite des quatre grandes basiliques majeures.

L'audience solennelle de Sa Sainteté le Pape Pie XI eut lieu à 16 heures le Samedi-Saint, au Vatican, dans la grande salle des Bénédiction. Dès que parut le Souverain Pontife sur la *Sedia gestatoria*, des acclamations enthousiastes saluèrent son arrivée. Pie XI ayant pris place à son trône, Mgr Baudrillart, par le discours suivant, lui présenta les représentants autorisés de l'Enseignement libre français et montra, en un raccourci saisissant, la magnificence de l'œuvre accomplie par la Fédération Nationale des syndicats diocésains d'enseignement libre.

« TRÈS SAINT PÈRE,

» Vous voyez humblement et joyeusement prosternés à Vos pieds les représentants très autorisés de l'Enseignement libre français : ils appartiennent à la Fédération nationale des syndicats diocésains, au nombre de 63, syndicats conformes à la loi et qui comptent présentement environ 18.000 membres.

» D'autres groupements sont déjà venus; d'autres viendront encore, très dignes, en raison de leurs éminents services, de Vous adresser les hommages de l'Enseignement libre et de recevoir les marques de votre paternelle bonté.

» Ce qui caractérise ceux-ci, c'est le lien étroit qui les unit à la hiérarchie; ils sont diocésains. Leur chambre syndicale, composée de seize membres, compte, pour moitié, les directeurs diocésains de l'Enseignement libre qui, eux, ont été nommés par l'évêque.

» Ah ! ce ne fut pas une petite affaire que de procéder à une telle organisation, après les lois qui avaient enlevé aux Congrégations le droit d'enseigner; car, jusqu'alors la plus grande part de l'enseignement libre était entre leurs mains. Dans chaque diocèse, les prêtres intelligents et zélés ont accompli l'œuvre et maintenant une soixantaine de diocèses de France ont adopté cette forme légale et bienfaisante.

» Il y a ici, Très Saint-Père, 2.500 membres des trois ordres de l'enseignement : primaire, ceux-ci, hommes et femmes, de beaucoup les plus nombreux, secondaire et supérieur. Ils représentent trois libertés successivement conquises en 1833, 1850, 1875. Une même foi, une même soumission et un même dévouement au Saint-Siège les animent.

» Ils viennent à Vous, Très Saint-Père, parce qu'ils savent que Vous êtes l'enseignement infailible et vivant, le Vicaire du Christ qui a enseigné et choisi l'enseignement comme véhicule de la foi et de l'œuvre rédemptrice. Et sans doute tout ce qu'ils enseignent ne fait pas partie du dépôt même de la doctrine révélée que l'Eglise a mission de transmettre et d'interpréter. Mais toutes

les disciplines de l'esprit se rattachent par quelque lien à la doctrine de vérité et doivent se laisser pénétrer par son influence.

» Ils viennent à Vous, parce qu'ils savent tout ce que Pie XI a fait en faveur de l'enseignement à Rome et dans tout l'univers. Ils n'ignorent pas que le Pape Pie XI est un savant qu'admirent et apprécient tous les hommes de science et de pensée. Ils n'oublient pas qu'en tant que Pape, Votre Sainteté a pris rang parmi les illuminateurs qui, aux époques les plus troublées, où la pensée humaine semblait sur le point de sombrer dans l'ignorance, l'erreur ou le désespoir, ont ranimé la flamme de la vie intellectuelle, le goût des études et des plus hautes spéculations. Ils ont sous les yeux ces Universités romaines, ces Instituts, ces Académies, restaurés ou créés par Votre Sainteté. Ils ont lu vos encycliques, celle sur l'Education Chrétienne de la jeunesse, et la précieuse constitution *Deus Scientiarum Dominus* qui réorganise l'enseignement supérieur catholique, source de tout le reste.

» Ils viennent à Vous enfin, Très Saint-Père, parce qu'ils savent que Vous les aimez d'un amour paternel, que Vous appréciez leur noble vocation, les sacrifices qu'ils ont acceptés pour lui demeurer fidèles, et les résultats qu'ils ont obtenus, grâce auxquels une grande partie de la France est restée ou redevenue chrétienne.

» De leurs labeurs et de leurs soucis, ils reçoivent aujourd'hui l'inoubliable récompense : ils voient le Père commun des Fidèles; ils vont l'entendre; ils recevront Sa sainte bénédiction; à ceux qu'ils représentent ils transmettront Son message.

» C'en est assez; de tous nos vœux, en cette Vigile de la Résurrection, monte l'alleluia de Pâques : *Hæc dies quam fecit Dominus !* »

Après cet éloquent discours, Mgr Baudrillart remit au Saint-Père un ouvrage contenant les statistiques des professeurs et des élèves inscrits en 1933-1934 dans les établissements libres supérieurs, secondaires et primaires de tous les diocèses de France. « Voici le livre que j'aime, déclare le Pape, en ouvrant le volume, livre, sans phrases, sait être éloquent ». « *Hæc dies quam fecit*

Dominus » avait dit Mgr Baudrillart. Reprenant ces paroles, Sa Sainteté Pie XI dit aux pèlerins sa joie en cette fin d'Année Sainte, prodiguant les encouragements les plus affectueux et les leçons les plus opportunes en un discours qui porta à son comble l'émotion qui s'était emparée de tous les cœurs.

En voici le texte :

« *Hæc dies quam fecit Dominus!* Oui ce jour est bien le jour du Seigneur, non seulement parce Nous sommes entrés dans les splendeurs de cette Pâque à la fin de l'Année Sainte de la Rédemption, *in splendoribus sanctorum*, à l'heure de l'élévation de Don Bosco aux suprêmes honneurs des autels, mais aussi à un autre titre : Nous nous disons en effet que ce jour de votre visite au Père Commun de tous les fidèles et à la vénérable Mère de toutes les Eglises, est un jour particulièrement heureux.

» Nous sommes habitués à ces magnifiques visites successives de Nos Fils de France. Elles ont un caractère tout particulier, tout spécial de cordialité filiale. Vous nous l'avez encore montré lors de notre entrée au milieu de vous. A cela s'est ajoutée d'ailleurs une parole si chaude, si sobre et si riche en même temps, qui Nous retraçait en raccourci toute cette grande et glorieuse histoire de l'enseignement que vous nous représentez ici d'une manière si solennelle, à tous ses degrés, primaire, secondaire et supérieur, en nous rappelant avec beaucoup d'opportunité cette marche en avant, qui va de l'année 1833 à l'année 1875, ces généreuses étapes, ces glorieuses conquêtes — glorieuses et si bienfaisantes —, que votre cher interprète Nous exposait tout à l'heure. Quel mérite ne serait-ce pas déjà que d'empêcher les ravages exercés par l'école laïque ! Mais que dire du bien que cet enseignement a fait, chers fils et chères filles, du bien positif accompli dans un si grand nombre d'intelligences auxquelles est parvenu votre enseignement, chargé de toute la richesse de la pensée chrétienne ! On vient de le dire, et on avait déjà le droit de le dire : par cet enseignement, une grande partie de la France s'est conservée ou est redevenue chrétienne. Nous vous félicitons et, avec vous, Nous félicitons tous ceux qui ont travaillé et ont arrosé

le sillon de leurs sueurs, et on peut bien le dire, du sang de leurs âmes, c'est bien là le travail de bons ouvriers et de vrais martyrs de la gloire du bon Dieu et du salut des âmes.

» Nous sommes heureux, vraiment heureux, de vous avoir avec Nous au crépuscule de cette Année Sainte. Vous êtes à votre place, vous qui êtes et voulez être de vrais instruments et intermédiaires de cette Rédemption dont Nous avons célébré le XIX^e centenaire. Votre œuvre d'enseignement est l'œuvre même du Rédempteur : *euntes docete*. Voilà la parole du Rédempteur quand il envoya ses apôtres apporter au monde ce qu'Il a enseigné lui-même. Voilà votre tâche, voilà votre gloire, voilà votre grande et inestimable récompense, car il doit vous être bien doux de penser que vous entrez ainsi dans le cadre de la Rédemption. N'est-ce pas en effet par vous que s'accomplit cette première rédemption, la rédemption de l'ignorance, et vous savez dans votre enseignement joindre à toutes les richesses qu'il contient l'exemple de votre vie, cette vie chrétienne qui, telle que vous l'entendez, telle que vous la pratiquez, contient tous les trésors de la Rédemption. Tel doit être le fruit de ce Jubilé !

» Sans doute, la grande indulgence du Jubilé — l'indulgence classique — a pour but de remettre les péchés et les dettes que nous avons contractées : indulgence, cela veut dire condonation et rémission. Pour ne pas apprécier un tel bienfait, il faudrait pouvoir dire que l'on est sans péché. Qui peut le dire ? Ces indulgences sont le prix que notre Rédempteur a payé pour Nous. C'est de lui que sont venues toutes ces miséricordes qui se répandent sur nous durant ces Années Saintes. Mais celle-ci est une Année Sainte extraordinaire, celle du grand souvenir de la Rédemption, de ce chef-d'œuvre qui domine l'histoire et qui mérite bien d'être appelé le plus grand fait de l'histoire et la plus grande révolution. C'est pourquoi nous avons invité le monde entier à venir près de Nous et avec Nous se souvenir, remercier, méditer et profiter d'un tel fruit et d'un tel bien.

» Le comble du malheur serait qu'un tel sacrifice restât sans donner le fruit que le Rédempteur s'est lui-même proposé. Or il nous a dit ce qu'il s'est proposé en vue de nos âmes ; c'est

quand il symbolisait les âmes sous cette figure des brebis, figure si douce qui, tombant de ses lèvres divines, recueillie par ses apôtres, a traversé les siècles depuis les catacombes, d'où elle est sortie, pour se transmettre dans tous les siècles à venir. Il s'est dit le bon Pasteur et nous a donné la raison de sa venue : *ut vitam habeant et abundantius habeant*. Il veut que ses brebis aient la vie, non pas seulement dans une mesure quelconque, pas même dans une mesure abondante, mais dans une mesure toujours plus abondante.

» Voilà le fruit que vous avez si bien, si largement mérité par un pèlerinage pieux et si profondément senti. C'est un pèlerinage qui n'a pas pu ne pas vous coûter quelque sacrifice, quelque incommodité, quelque exercice de mortification, de pénitence chrétienne. Et cela convient très bien à une Année Sainte de la Rédemption.

» Vous n'avez pas hésité à affronter ces difficultés, pour venir cueillir ce fruit de la Rédemption : la vie chrétienne. D'ailleurs, cette vie, vous la connaissez bien, vous la vivez, et vous enseignez aux autres comment il faut la vivre dans son intégrité, c'est-à-dire dans sa plus grande abondance. Vos aînés l'ont fait avant vous et l'on vient de dire tout ce que l'enseignement libre a coûté à ces initiateurs, à ces continueurs et à vous-mêmes, chers fils et chères filles du bon Dieu. Cela suppose une grande idée de cette vie chrétienne, une grande charité, dont la source est cette vie même, bien abondante, que vous possédez.

» Nous ne voyons pas ce que Nous pourrions ajouter, sinon ce qui Nous vient sur les lèvres quand nous nous trouvons en présence de quelque chose de bon et de bien. Et c'est le cas. Lisant dans vos âmes ces grandes pensées, ces généreux propos d'être toujours les instruments de la Rédemption pour tant d'âmes, les ministres du bon Dieu, les véhicules de cette vie chrétienne que le Christ, qui en est l'inventeur et qui lui a donné son nom, a apportée du ciel sur la terre, Nous ne pouvons que vous dire : « Toujours plus et toujours mieux ». C'est avec cette magnifique consolation que Nous vous bénissons. Nous voulons que Notre bénédiction tombe sur vous tous, sur les personnes que chacun

porte dans son cœur : tout d'abord sur tous vos amis et collaborateurs dans cet enseignement libre, dans cet enseignement chrétien, rédempteur des âmes, qui est l'œuvre des œuvres ; sur tous ceux qui dirigent, administrent, travaillent à entretenir votre organisation, qui a l'avantage d'être une partie si vitale de l'Eglise, puisqu'elle a des rapports si étroits avec la Hiérarchie. Elle est ainsi une forme de cette Action Catholique, qui Nous est si chère. Or l'action est elle-même proportionnée à l'intensité de sa vie.

» Nous voulons aussi bénir toutes vos familles, vos parents, vos maisons et tout ce que vous y avez de cher : vos fils que nous bénissons toujours avec une complaisance particulière, parce que Nous savons que c'est bénir l'avenir avec toutes ses espérances ; et d'un autre côté, vos vieillards, vos infirmes, parce que plus grands sont leurs besoins. Vous porterez Notre bénédiction à tous et dans toutes les directions.

» Nous réservons une bénédiction particulière pour vos prêtres de France, que Nous voyons si bien représentés. C'est une bénédiction toute paternelle que Nous voulons leur donner. Quel surcroît de travail ils doivent s'imposer pour faire avec vous ce grand œuvre de l'enseignement ! Ils y trouvent d'ailleurs leur récompense, en étant parmi vous les conservateurs, les multiplicateurs de la vie chrétienne.

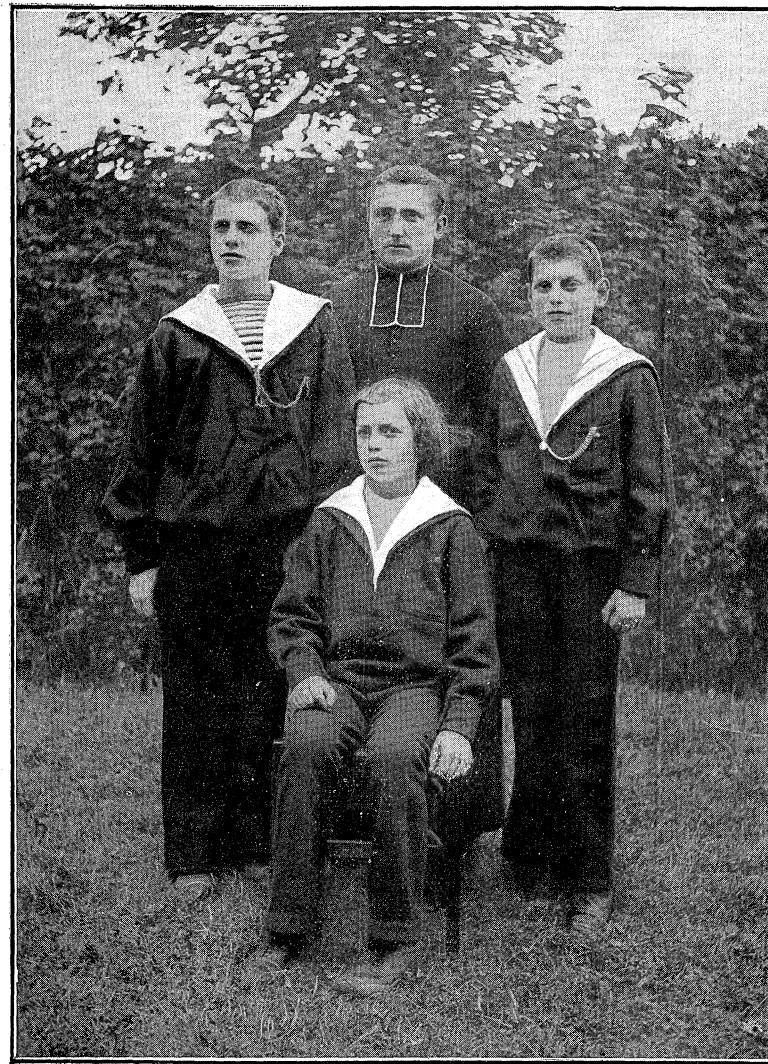
» Et Nous voulons aussi que Notre bénédiction parvienne à tous vos évêques, représentés si bien ici en la personne de Mgr Baudrillart, qu'on peut bien appeler l'évêque de la science. Et n'est-il pas doux de constater que l'enseignement a un évêque à lui ?

» D'ailleurs, en bénissant les pasteurs, Nous bénissons en même temps leur troupeau. En bénissant les pères, Nous aurons encore béni tout ensemble les familles qui leur sont confiées.

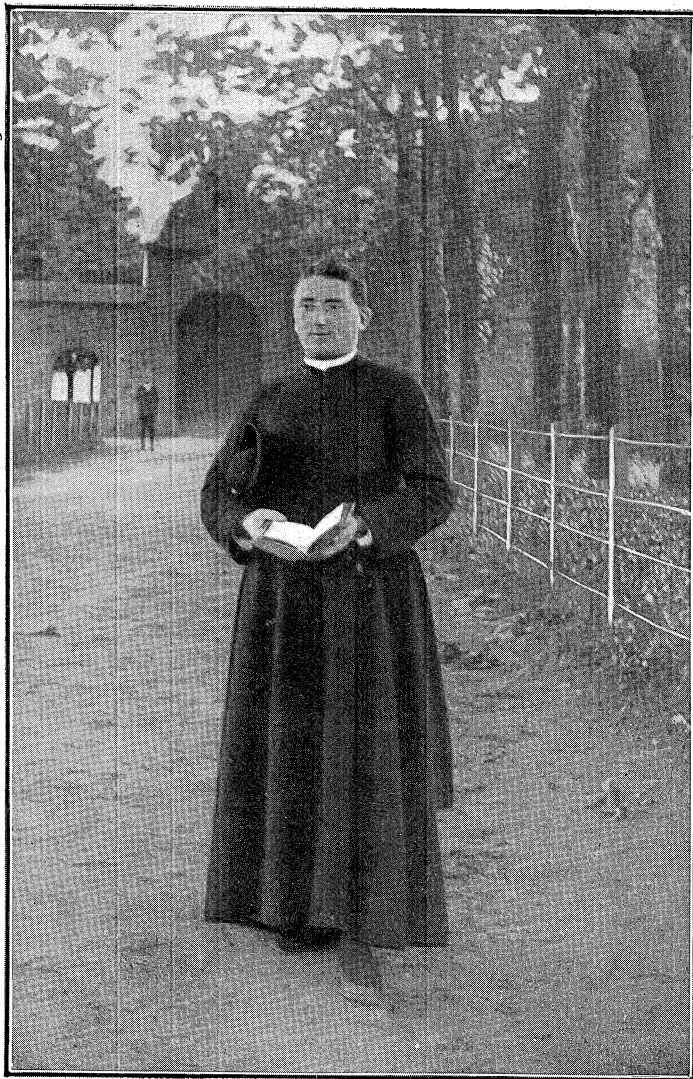
» Que ces bénédictions vous accompagnent, dans votre demeure romaine, sur le chemin du retour et pour toute la vie ! »

Lorsque s'atténuaient les applaudissements et les acclamations, un puissant et fervent *Credo*, chanté par la foule des pèlerins, fit écho aux impressionnantes paroles du Saint-Père.

Le dimanche de Pâques eut lieu dans la basilique Saint-Pierre la solennité de la canonisation de Saint Jean Bosco. Les jours suivants furent consacrés à la visite de Rome, Naples et Pompéï, puis l'on quitta la Ville Eternelle le jeudi 5 avril pour rentrer en France par Assise, Florence, Bologne, Padoue et Milan. Le lundi soir, 9 avril, M. le chanoine Salomon et son groupe se trouvaient à Lyon. Après un crochet à Ars, ils rejoignirent la Bretagne, emportant de leur beau pèlerinage un souvenir indélébile.



Précepteur en Mayenne, M. Salomon et ses trois élèves,



A la Chartreuse d'Auray.

CHAPITRE VII

L'AUMONIER DE L'INSTITUTION SAINTE-ANNE DE QUIMPER

(1941-1942)

Quand il fut nommé, le 19 janvier 1941, aumônier de l'Institution Sainte-Anne, M. Salomon vint remercier la Révérende Mère Supérieure de l'avoir accepté. Reconnaissance d'une âme humble sans doute, mais aussi d'une âme heureuse de pouvoir continuer à se donner à la jeunesse. Et, en effet, ce qu'il avait été comme Inspecteur, M. le chanoine Salomon continua de l'être comme aumônier : il fut un apôtre.

Puisque le bon Dieu limitait son champ d'apostolat, il allait le travailler avec une ardeur égale, mais plus concentrée. Il entendait bien d'ailleurs ne pas être un ouvrier solitaire et indépendant : « Si nous voulons faire le bien, disait-il souvent aux religieuses, il faut que nous soyons unis, il faut travailler ensemble, dites-moi ce que vous pensez, ce que je dois faire » Il accueillait volontiers les prêtres ou les religieux qui pouvaient l'aider dans sa tâche, leur demandait conseil, étudiait leur méthode et se soumettait humblement à leur avis.

Et puis, il travaillait lui-même. Tous les jours, il venait à l'Institution, se tenait au milieu des enfants qui aimaient à l'entourer, commençait par leur redemander leur nom, car il n'avait guère la mémoire des noms propres, elles le lui répétaient pour la n° fois, en souriant malicieusement et sans se fâcher, et si, parfois, le souvenir plus fidèle ramenait spontanément le nom

à évoquer, c'était de part et d'autre une véritable joie de découverte; puis on parlait des paroisses de résidence des enfants, car il les connaissait toutes, et l'on passait au sujet plus sérieux des études : il questionnait sur les règles de grammaire latine, faisait un brin de conversation anglaise, aimait à évoquer le poème qui répondait si bien à son idéal : « *A Spalm of life* », s'attardait sur les sujets littéraires, faisait remarquer la valeur d'une épithète, d'une expression, l'harmonie d'un vers, car il avait le « goût très sûr » et l'âme d'un poète. Avant de partir, il plongeait un regard scrutateur dans le domaine moral, mesurait l'effort accompli, et concluait par l'invariable : « Travaillez, mes chères enfants, soyez des caractères, soyez des femmes de volonté ».

« Cultiver la volonté », « être des caractères », c'était le leit-motiv de ses exhortations comme de ses instructions. La volonté lui apparaissait comme le premier instrument humain pour développer la vie chrétienne; aussi poussait-il les âmes à combattre en elles tout ce qui est manifestation de faiblesse : la paresse, le respect humain, le manque de loyauté; il les excitait à cultiver au contraire tout ce qui est expression de force : le courage, l'application au travail, la constance dans l'effort, le don de soi, la vraie piété; il conseillait la pratique de l'examen particulier et de l'oraison quotidienne.

Attentif aux fluctuations incessantes des âmes d'adolescentes, il cherchait à les saisir, interrogeait les professeurs afin de parler et d'agir à bon escient. D'ailleurs, s'il était un apologiste ardent de la volonté, il était, sans l'avouer, un père plein de bonté. Bonté compréhensive qui s'adapte aux caractères infiniment variés et nuancés des jeunes filles, qui cherche les points de contact, bonté simple et familière qui se laisse approcher tout en maintenant les droits de la dignité sacerdotale, bonté qui s'épanouissait chez lui en jeunesse d'âme et vie joyeuse : que de beaux projets d'excursion ensemble aux environs de Quimper, il avait échafaudés : on partirait le matin de bonne heure, avec une carte d'état-major on irait sur une colline élevée, on étudierait le pays..., et les philosophes de 1941 garderont à jamais le souvenir du pèlerinage de Lorette, entrepris envers et contre tout, sous une pluie battante.

De ces projets de randonnée, il devait réaliser en septembre 1941 celui qui lui tenait le plus au cœur : parcourir à bicyclette la Cornouaille pour aller voir, chez elles, les élèves du pensionnat, alors en vacances. Il voulait faire connaissance avec les parents, les entretenir de leur enfant, de ses études, de son avenir. Cependant, le mal qui devait l'emporter quelques mois plus tard le faisait déjà souffrir, parfois douloureusement. Energique, il alla jusqu'au bout, et, à la rentrée d'octobre, reprit ses fonctions avec la même ardeur.

Mais poussé par ses amis à accepter la visite médicale, il finit par consentir même à une intervention chirurgicale. C'était trop tard. Alors commencèrent les longues heures de claustration. De temps à autre, avec des efforts inouïs, il montait jusqu'à Sainte-Anne pour revoir « ses chères enfants ». Les encourager, à la fin de la retraite, à rester fidèles, à faire honneur à Sainte-Anne et à l'enseignement libre. Puis quand il dut renoncer définitivement à venir vers elles, c'est elles qui allèrent vers lui, car il les réclamait, se tenait au courant de tout ce qui se faisait à l'Institution. Pendant la période des examens, alors qu'il sentait la vie s'en aller, il s'enquêrait des compositions, des résultats, s'inquiétait des décisions prises par les enfants quant à leur avenir.

Il a déclaré que ce qui lui pesait le plus pendant sa maladie, c'était de ne pouvoir remplir sa tâche d'aumônier; en tous cas, il a fait l'impossible pour y suppléer, et il a éprouvé la joie la plus profonde que puisse goûter « le soldat de Dieu », il est mort au champ de bataille de l'apostolat, car jusqu'au bout, il demeura l'aumônier de Sainte-Anne (1).

(1) Texte gracieusement communiqué par la Direction de l'Institution Sainte-Anne de Quimper.

CHAPITRE VIII

LA MALADIE - LA MORT - LES FUNÉRAILLES (1942)

Robustement charpenté, M. Salomon n'eut guère de maladie au cours de son existence. Par contre il dut subir sept opérations, et c'est à la suite de la dernière, qui fut pratiquée le 13 janvier 1942 que, sept mois plus tard, il succomba.

Depuis le début de septembre 1939 il avait quitté la place de Brest pour venir habiter, 4, rue de l'Hospice. C'est là qu'il eut la grande joie de recevoir, le 31 janvier 1942, son frère Eugène, revenu des colonies. Ce jour là il donna congé aux petits jeunes gens du Collège Saint-Yves qu'il avait hébergés pendant deux ans.

Au cours de février, fatigué à monter la rue des Douves, il cessa de dire la messe à Sainte-Anne pour célébrer désormais le Saint-Sacrifice à l'oratoire des religieuses de la Charité. Le 24 de ce mois, Mgr Duparc lui mandait : « Je voudrais pouvoir vous guérir. Je continue du moins à prier pour vous. Je vous bénis ainsi que votre frère et toute Sainte-Anne ».

Il écrivait à ce moment à l'une de ses correspondantes : « Je suis en convalescence... Si l'appétit revenait, je vous dirais : « Je suis guéri » : Mais l'estomac a été tellement malaxé qu'il se venge maintenant en boudant. Aller à table pour moi est pénible, et il me faut manger par raison. Qu'importe ! A la volonté de Dieu : s'Il veut que je vive encore quelques années ici-bas : *fiat*. S'Il trouve que j'ai assez occupé la terre : *fiat* ».

Deux mois plus tard, au cours d'avril, il donne sur son état de santé les renseignements suivants : « Ma santé s'améliore peu

à peu, me semble-t-il, mais ça vient lentement, car si l'appétit est revenu, je ne peux pas manger suffisamment pour reprendre des forces rapidement. L'opération m'a diminué l'estomac, donc il se remplit vite et n'accepte pas assez de nourriture : le médecin dit que l'estomac se dilatera petit à petit : acceptons l'augure, et pour le reste je n'ai qu'à me remettre avec confiance et docilité entre les mains du bon Dieu. Il sait très bien ce qui me convient, donc tout ce qu'Il permettra sera bien. Vous priez pour moi, je vous en remercie, il n'y a qu'à continuer, et je vous remercie pour le futur. En ce moment je ne manque de rien et vous remercie de votre aimable proposition. Je devais aller à Saint-Brieuc, mais j'ai peur d'être fatigué non pas tant par le voyage que par le jour de la Profession où il me faudrait rester debout et beaucoup parler. »

Autre lettre du 17 mai à une religieuse du Saint-Esprit : « ... J'envisage sérieusement la préparation à passer dans mon Eternité. C'est à des moments comme celui-là que l'on sent encore mieux la grâce de choix que nous a faite le bon Dieu en nous appelant à nous donner à Lui totalement. Que ce passage de vie à trépas doit être terrible pour ceux qui n'ont pensé qu'à se procurer le maximum de distractions, tandis que nous, du moins, malgré les faiblesses, les lâchetés que nous avons à nous reprocher, nous avons dit à Dieu à nos vingt ans : « Je vous donne » ma vie, mon être tout entier, je veux les consacrer à vous » mieux connaître et à vous faire mieux connaître », et chaque matin nous avons renouvelé cette offrande. Qu'il est doux de vieillir et de sentir que Dieu approche avec son Paradis. Merci de prier pour moi : Soyez courageuse dans la vie, dans les épreuves : tout cela nous forme, tout cela ce sont des bénédictions de Dieu. »

Voici maintenant une missive qui, à la date du 28 mai, prend la direction du Cours Normal à Saint-Urbain :

« Votre lettre daté du 23 mai m'est parvenue le 27 : cette entrée en matière pour que vous ne m'accusiez pas de paresse à vous répondre. Passons à un autre sujet : d'abord ma précieuse

santé ! J'en suis à me demander si je vais mieux ou non : d'après certains indices il semblerait que l'orientation semble se tourner du côté du mieux, mais tout d'un coup une rafale, ou un spasme survient, et alors la tentation vient de croire que ce mieux n'était qu'apparent. Il est un fait certain, c'est que je souffre moins après chaque repas : les aliments, toujours en quantité insuffisante, que je puis ingurgiter semblent avoir moins de répugnance à pénétrer dans cet antre obscur qu'on désigne sous le nom d'estomac. Y entrant avec moins de manières, ce bol alimentaire (Il est temps que je me rappelle à qui j'écris : à une scientifique!!!) fait moins de simagrées, et je ne m'en plains pas. Conclusion pratique : puis-je envisager, avec certaine confiance, un voyage jusqu'à Créach-Balbé en juillet, pas auparavant, je le crains. Vous en dites des sottises ! Vous croyez que je ne ferai pas de purgatoire : c'est cela, et vous allez me laisser y rôtir un bon bout de temps, parce que vous aurez décidé que je suis au Ciel. Pas de cela : priez dur quand je ne serai plus de ce monde, que l'échéance soit à court ou à long terme, sans quoi je reviendrai sur la terre vous secouer d'importance. L'excursion de Crozon, j'en suis, toujours à condition que je sois pèlerin sur cette terre. »

Plusieurs personnes qui portaient intérêt au pauvre malade eurent la charitable pensée de contribuer à son ravitaillement, et cela à titre gracieux. De ces gestes bienveillants il était fort touché, et sa délicatesse transparaît dans ses lettres de remerciements. Citons comme spécimen les lignes suivantes : « Je reçois à l'instant votre colis et tiens à vous en remercier tout de suite : vous êtes trop gentille de me gâter de la sorte, cependant vous me feriez plaisir en me disant le montant de vos dépenses, car je ne veux tout de même accepter ainsi des cadeaux que vous me faites en vous imposant des privations à vous-même. »

Le 14 juin ces quelques lignes reçues de son Evêque lui furent un réconfort : « J'espère que votre santé s'améliorera. Je le demande chaque jour au bon Dieu pendant la sainte messe... Je vous remercie de vos initiatives et des immenses services que vous nous avez rendus. Je vous bénis et vous assure de mon bien affectueux dévouement en Notre-Seigneur ». »

Le 25 juin, il répond à une question à lui posée par une religieuse de la Maison principale des Filles du Saint-Esprit à Saint-Brieuc :

« ... Faut-il, me demandez-vous, se réjouir ou s'attrister de vieillir ! se réjouir, naturellement parce que telle est la volonté du bon Dieu. La vieillesse a des avantages : elle voit mieux le vrai des faits, on les décortique mieux et on risque moins d'en exagérer certains aspects. Je dis merci au bon Dieu d'avoir atteint 70 ans : cela fait $70 - 19 = 51$ ans de service direct. Le bon Dieu en ce moment semble me dire que la fin approche : de cela qu'Il soit aussi béni. Vous aurez le devoir de prier beaucoup pour moi quand je ne serai plus. »

La même note se retrouve dans un billet qu'il adresse le même jour à la Révérende Mère Supérieure des Sœurs Blanches de Carantec : « Merci de ce que vous m'envoyez. Je crois que vous n'aurez plus beaucoup de soucis avec moi, que vous ne recevrez plus beaucoup de lettres de moi. Mes forces s'en vont grand train, puisque je ne puis plus guère manger, faute d'appétit ; chaque semaine je maigris. Le bon Dieu m'avertit charitablement de penser à préparer mon Eternité. Merci de prier pour moi : quand je serai mort, ne manquez surtout pas de continuer. »

» Armand Martin, recteur de Lampaul-Plouarzel est venu me voir, ça m'a fait plaisir. Comme j'aurais plaisir à vous voir à Quimper, si je suis encore là... (1) ».

Quelques jours plus tard son désir se réalisait, et il avait le bonheur de recevoir chez lui la supérieure de Carantec (2).

Vers la mi-juin, sur mes instances, il se décida à venir dire la sainte messe dans la chapelle toute voisine de l'Hôpital-Hospice. Il aimait bien ce sanctuaire. On l'y voyait assez souvent aux

(1) Armand Martin, frère de Jean-Marie, qui avait épousé Joséphine Tanguy, cousine d'Octave Salomon, est le cousin germain de Cécile et Yvonne Berthou, de Nével, deux sœurs, toutes deux filles de Saint-Esprit, toutes deux Supérieures, l'une à Carantec, l'autre à Lannilis.

(2) Huit jours plus tard, la Supérieure de Lannilis lui rendait visite à son tour.

Vêpres le dimanche. Que de longues visites au Saint-Sacrement n'y a-t-il pas faites dans le silence du soir, si favorable au recueillement !

L'un des premiers jours où j'assistais à sa messe, je le vis brusquement s'arrêter pendant l'Épître et poser la tête sur le missel. J'allais vers lui : « Es-tu fatigué ? — Non, répliqua-t-il, j'ai un spasme à l'estomac, il me faut me reposer un peu ». Il tenait chaque jour à célébrer le saint sacrifice, encore qu'il eût de la peine à aller jusqu'au bout. Les forces humaines cependant ont des limites : il était temps pour lui de s'arrêter. Je le décidai à rester au lit le 7 juillet, et lui portai la sainte communion, à l'occasion du premier vendredi du mois.

Le jour suivant il déclara nettement qu'il dirait la messe le dimanche. Sa bonne avait déjà caché sa soutane pour l'empêcher de se lever le lendemain, quand j'arrivai à la maison. « Eh bien, mon cher ami, lui dis-je, reste au lit, je te porterai le bon Dieu tous les matins ». Un gracieux sourire illumina sa figure émaciée et il répondit : « Oui, c'est bien, je te remercie ». Dès lors, il ne se leva plus.

Dans la mesure du possible il resta fidèle à ses exercices de piété. Huit jours avant sa mort il disait encore son bréviaire. On lui voyait souvent son chapelet entre les doigts. Pour s'occuper, il extrayait du *Finistère pittoresque* de Toscer des notes sur les églises et chapelles, qui, dans sa pensée, devaient servir plus tard à son frère au cours de ses voyages, ou bien encore il s'amusait à faire du dessin d'ornement.

Sentant ses forces s'amoindrir, il demanda à recevoir les saintes onctions du sacrement des malades, qui lui furent données, le 11 juillet, par son confesseur, le Révérend Père Burtin, de Rozavel. Pieusement, il répondit aux prières, et il voulut qu'on lui oignît les pieds.

On sait qu'il est pénible aux vieillards de se détacher des objets qui leur appartiennent. Aussi, quel mérite n'a pas eu notre malade à se dépouiller de ses biens, avant de quitter ce monde ! Il donna son beau calice à la Maison de Repos de Riec, dont il avait béni

la chapelle quelques semaines auparavant ; au recteur de Lampaul-Plouarzel il fit don d'une belle douillette, lui disant : « Il fait bien froid l'hiver, là-bas dans ton pays de Lampaul ; prends cette douillette : elle te protégera ! » ; à Armand Martin, prêtre-instituteur à Elliant, il remit sa bibliothèque...

Au cours du mois de juillet, M. Salomon reçut beaucoup de visites, notamment celle de la Révérende Mère Générale des Filles du Saint-Esprit, des deux Evêques de Quimper et de M. le chanoine Messenger, vicaire général. Mon frère, qu'il eut comme collègue à Quimperlé, vint le voir le 15 juillet. L'ayant salué, il lui dit gaiement : « Eh bien ! M. Salomon, vous souvient-il des parties de mille que nous faisions ensemble, M. le Curé, M. Jaffret, vous et moi. Cette partie, M. le Curé et M. Jaffret la font aujourd'hui au Ciel, vous allez bientôt les rejoindre, puis ce sera mon tour ! » Un bon sourire fut la réponse à cette boutade. Moi-même, je lui fis visite plus d'une fois : « Eh bien ! comment va la santé ? » Il se contentait de lever les yeux au Ciel, indiquant ainsi où allaient sa pensée et son cœur. De temps à autre il disait : « Que c'est dur de mourir ! — que c'est long de mourir ! — Je ne demande pas à Dieu de me guérir, je lui demande de faire sa volonté ! » Par ailleurs, il était très sobre de paroles : c'est un fort qui souffrait en silence.

Dès le 26 juillet, il fallut le veiller. Son frère, sa servante, de bonnes Religieuses du Saint-Esprit se relayaient à son chevet. Le lundi 3 août, je fus appelé vers cinq heures et demie du matin. La nuit avait été mauvaise et le malade se trouvait fort affaibli. Après lui avoir donné l'absolution, je lui suggérai de pieuses invocations : « Jésus, Marie, Joseph... » puis je récitai un chapelet, auquel répondait la Sœur Blanche présente. Ce fut ensuite l'émouvante litanie des prières de l'agonie. Vers six heures un quart m'adressant au pauvre malade je lui dis : « Ecoute Octave, je vais dire la messe pour toi ! » Aucune réaction extérieure. A six heures et demie, le docteur Salomon qui suivait directement les mouvements du cœur et du poulx, me dit : « C'est la fin ! » Et dans le pieux recueillement de sa chambrette, Octave Salomon rendit très doucement sa belle âme à Dieu... Son frère eut une crise

de larmes et baisa le défunt au front en disant : « Mon pauvre frère ! » Avec une bien vive émotion je fis de même. Et la parole de l'Ecriture chantait dans ma mémoire :

Les âmes des justes sont dans la main de Dieu
Et ils sont dans la Paix...,
Parce que Dieu les a éprouvés,
Et les a trouvés dignes de Lui.

* * *

La dépouille mortelle du prêtre trépassé resta exposée deux jours, au cours desquels de nombreux visiteurs vinrent s'agenouiller devant lui. Les institutrices des écoles libres qui se trouvaient en retraite à Quimper reçurent l'autorisation de venir, par bandes, « jeter de l'eau bénite » sur le défunt.

Les obsèques solennelles furent célébrées le mercredi 5 août, en la cathédrale de Saint-Corentin. Une belle assistance remplissait la nef ; on y remarquait la Révérende Mère Générale des Filles du Saint-Esprit, de nombreuses religieuses de diverses couleurs, des institutrices libres, des jeunes filles dont l'une, dit-on, élève du pensionnat Sainte-Anne n'hésita pas à faire à bicyclette le trajet de Moëlan à Quimper pour venir apporter à son Père spirituel l'hommage de son affection et de sa prière.

Au chœur avaient pris place une quarantaine de prêtres et vingt chanoines, parmi lesquels M. le chanoine Mal, Official du diocèse de Saint-Brieuc, aumônier de la Maison principale des Filles du Saint-Esprit, puis les deux Inspecteurs de l'Enseignement libre du diocèse de Vannes.

Le Nocturne fut présidé par M. le vicaire général Messenger, la messe chantée par M. le chanoine Grill, Inspecteur diocésain ; l'absoute donnée par M. le chanoine Pichon, curé-archiprêtre de Saint-Corentin. Les belles pièces de l'Office des Morts furent admirablement chantées par le clergé et la chorale des Sœurs Blanches.

Au cours de l'Office, M. le vicaire général Joncour donna lecture de la lettre suivante de Mgr Duparc :

« La mort de M. le chanoine Salomon attristera tout le diocèse. Trente ans de sa vie sacerdotale ont été consacrés à l'enseignement libre.

» La persécution venait de fermer cent de nos écoles et d'en disperser les maîtres et les maîtresses sur tous les chemins de l'exil. M. le chanoine Messenger avait déjà rouvert plusieurs établissements, fondé le cours normal des jeunes filles à Saint-Julien de Landerneau, et inauguré l'inspection diocésaine. M. Salomon, ancien directeur de Sainte-Croix de Quimperlé, puis Supérieur de Kéroulas à Saint-Pol, fut son auxiliaire et devint son successeur en 1911.

» Son premier souci fut toujours la préparation du personnel enseignant. Sous son impulsion, l'école normale des filles prit un admirable élan grâce aux Sœurs du Saint-Esprit, passées maîtresses dans l'art de préparer au brevet supérieur. A leur tour, les Frères de Ploërmel créèrent au Folgoët un centre de formation et de recrutement. Toutes les congrégations et beaucoup de jeunes gens et jeunes filles du monde entrèrent dans le mouvement, ardemment soutenu par les amicales qu'il groupait autour des écoles.

» Pour élever le niveau du personnel, il organisa des conférences pédagogiques régulières, des retraites spirituelles tous les ans, et pour ménager aux personnes qu'il employait au moins quelques humbles ressources, il leur assura les secours d'une caisse de retraite et créa même une maison de repos pour les institutrices fatiguées. Il fut aidé dans cet immense effort par un collaborateur de choix, M. le chanoine Grill, et tous les arrondissements du diocèse contribuèrent alternativement par leurs kermesses, aux dépenses écrasantes de ses œuvres.

» Grâce à Dieu, sa robuste constitution lui avait permis de faire face, pendant trente années, à une activité qui aurait usé

plus d'un tempérament de son âge. La guerre, en le privant de son collègue, doubla son travail. Il désira être relevé de son poste dès que ce fut possible, et il fut nommé, sur sa demande, aumônier de l'Institution Sainte-Anne de Quimper, ce qui était une façon de continuer à se dévouer aux écoles chrétiennes.

» Mais un mal implacable le guettait. Malgré les soins affectueux de son frère, médecin-colonel de haute valeur, il vint de mourir après plusieurs mois de souffrances, supportées avec un calme admirable, et dans des sentiments de sainteté héroïque.

» Nos prêtres et nos fidèles prieront avec reconnaissance pour ce bon serviteur de Dieu et de l'enseignement libre.

» Nous présentons nos condoléances paternelles et respectueuses à sa famille et à nos écoles en deuil. »

ADOLPHE,

Evêque de Quimper et de Léon.

* Dans l'après-midi, la dépouille mortelle de M. Salomon fut amenée à Brest. Au seuil de son église baptismale, il fut accueilli par un important groupe de prêtres, des délégations des diverses congrégations religieuses et des différentes écoles, de nombreux parents et amis.

L'office fut présidé par M. Floc'h, recteur de Carantec, assisté de MM. Guivarc'h, aumônier de Saint-Julien de Landerneau, et Calvez, directeur de l'école Saint-Joseph de Morlaix.

Dans le chœur, autour de M. le chanoine Abguillerm, curé de Recouvrance, avaient pris place : M. Le Bihan, secrétaire de M. l'Archiprêtre, représentant M. le chanoine Courtet, curé-archiprêtre de Saint-Louis; MM. les chanoines Aubert, Barvet, Méar, Chapalain, Boulic, Coëffeur, Pellé, Foll; MM. les abbés Cadiou, Hall, Ropars; le R. P. Brochen et une vingtaine d'autres prêtres de Brest ou des environs.

Dans le deuil se trouvaient M. le chanoine Grill, Inspecteur Diocésain; M. le chanoine Le Goasguen, Directeur des Œuvres;

MM. les abbés Martin, recteur de Lampaul-Plouarzel, et Martin, Directeur d'école à Elliant.

Avant le « Libera », l'assistance écouta avec émotion, lue par M. le Curé de Recouvrance, la lettre épiscopale dont M. le chanoine Joncour avait donné lecture au cours de la cérémonie funèbre du matin à Quimper.

A l'issue de l'office, le cadavre du défunt fut conduit au cimetière et inhumé au tombeau de famille.

CHAPITRE IX

SERMON

prononcé par M. le Chanoine SALOMON
à la Maison Principale des Filles du Saint-Esprit à Saint-Brieuc
à l'occasion de la Profession du 29 décembre 1918.

MONSEIGNEUR,

MES SŒURS,

Dans les religions anciennes on ornait de fleurs les victimes qui étaient offertes dans les sacrifices solennels; le jour du sacre des Rois, le Pontife imposait une couronne sur le front des Souverains agenouillés devant lui.

Vous voici dans votre parure toute blanche de Filles du Saint-Esprit, et votre front est ceint d'une couronne de fleurs; quand, tout à l'heure, vous vous agenouillerez au pied des autels, est-ce une victime que l'Évêque va immoler, est-ce une reine qu'il présentera à Notre-Seigneur et à Dieu son Père? Il nous suffira de regarder se dérouler les cérémonies de la Profession, d'écouter les paroles qui seront proférées, d'entendre les vœux que vous prononcerez, pour comprendre que nous assisterons à un sacrifice, le sacrifice par excellence, celui que les Juifs appelaient « *Holocauste* », parce que la victime y était détruite tout entière. D'autre part, l'âme qui connaît Dieu, sait qu'il ne se laisse jamais vaincre dans un duel d'amour auquel une créature l'aura provoqué, et, avec les yeux de sa foi, pendant que montera vers le Ciel le mérite du Sacrifice, elle verra Jésus lui-même des-

cendre déposer sur votre tête la couronne de la Royauté. Oui, mes Sœurs, victimes et reines, reines parce que victimes, vous l'êtes dès maintenant; mais votre sacrifice cessera avec cette vie, tandis que votre royauté durera éternellement.

Pères et mères qui êtes venus donner à vos filles le témoignage de votre affection, vous participez à l'immolation de vos enfants, car, en les présentant à Dieu, vous renoncez à elles pour toujours; je ne dis pas qu'elles cesseront de vous aimer; si, et leur affection filiale sera plus forte parce que plus épurée, mais elles ne vous appartiendront plus. Dieu reprend sur elles ses droits tout entiers dont Il vous avait cédé une partie; elles vous quittent pour entrer dans une nouvelle famille religieuse; elles disent adieu au monde dans lequel vous restez, pour se dévouer uniquement au Dieu dont elles ont compris cette parole : Si quelqu'un aime son père et sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi. Oh ! je sais qu'il est admis dans certains milieux d'affirmer qu'il faut à une jeune fille manquer totalement de cœur pour délaisser les siens et s'ensevelir dans une communauté. Mais c'est parce qu'elle rêve, parce qu'elle veut d'un amour grand, large, divin, qu'elle ne peut se contenter de l'amour étriqué que vous lui proposez; c'est parce qu'elle a le désir d'aimer ceux qui sont misérables et délaissés par tous, parce qu'elle veut donner de l'affection à ceux qui n'en reçoivent de personne, à tous ces parias de la fortune ou du bonheur que le monde traite avec un oubli ou un dédain si cruel, c'est pour toutes ces raisons qu'elle se fait religieuse. S'il est écrit dans les Saints Livres, et si le monde l'admet, que la femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son époux, par quelle raison prétendrez-vous empêcher une jeune fille de laisser ses parents pour s'attacher à un Epoux divin, après s'être senti l'âme trop grande pour qu'un amour humain puisse la remplir? Parents chrétiens, vous avez déjà reconnu à vos filles le droit de disposer librement de leur cœur et de marcher à la suite de Jésus, le jour où vous leur avez permis d'entrer au Noviciat. Voici, pour vous aussi, le moment d'achever votre sacrifice; tout à l'heure, unissez-vous aux sentiments de vos enfants quand elles prononceront leurs vœux, et,

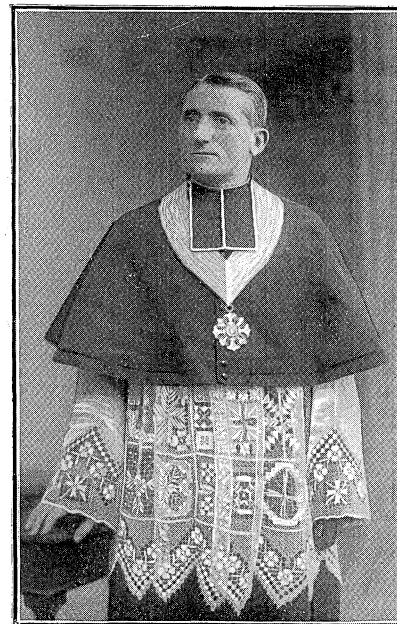
comme elles, dites généreusement au bon Dieu : « Tout est consommé. »

* * *

Mes sœurs, je vous disais, il n'y a qu'un instant, que vous êtes des victimes. Mesurons ensemble toute l'étendue des renoncements auxquels vous allez consentir, et votre amour aura la joie plus intense de faire un sacrifice dont vous aurez savouré toute l'austérité.

Vous allez faire le vœu de Chasteté : par lui vous immolez à Dieu votre corps, et, restant sur la terre, vous vous proposez de vivre une vie toute céleste. Aux âmes fortes seules et maîtresses d'elles-mêmes il est permis, nous dit Jésus, d'entrer dans la voie où vous vous engagez. Ses disciples l'ayant entendu proclamer la loi qui établit l'indissolubilité du mariage, s'écrient : « Il vaut mieux alors à l'homme ne pas prendre d'épouse. » Jésus leur répond : « Tous ne sont pas capables de cette résolution, mais seulement ceux à qui il l'a été donné, car quelques-uns ont voulu rester vierges pour gagner le royaume des cieux : qui peut comprendre ceci le comprenne. »

Pour déterminer une élite parmi les Corinthiens à garder la virginité, saint Paul ne se voit-il pas obligé de leur rappeler que, si le combat est violent, il n'est pas de longue durée, car la vie est courte, et il arrivera sans tarder le moment où seront séchées les larmes, où s'évanouiront les plaisirs, car la figure de ce monde passe vite. Jusqu'où va cette immolation, c'est encore saint Paul qui nous le révèle en des paroles toutes brûlantes de la ferveur de ses luttes : « Je sais que le bien n'habite pas dans ma chair ; je sens dans mes membres une autre loi qui répugne à la loi de mon esprit et qui me tient sous la domination de la loi du péché qui est dans mes membres : malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » Ni ses jeûnes, ni ses épreuves sur terre, sur mer, ni le chaud, ni le froid, ni la faim, ni la soif ne peuvent supprimer ses tentations : ils lui permettent seulement d'en triompher avec la grâce de Dieu. Pour conserver au lis de votre pureté toute sa blancheur, il vous faudra, comme

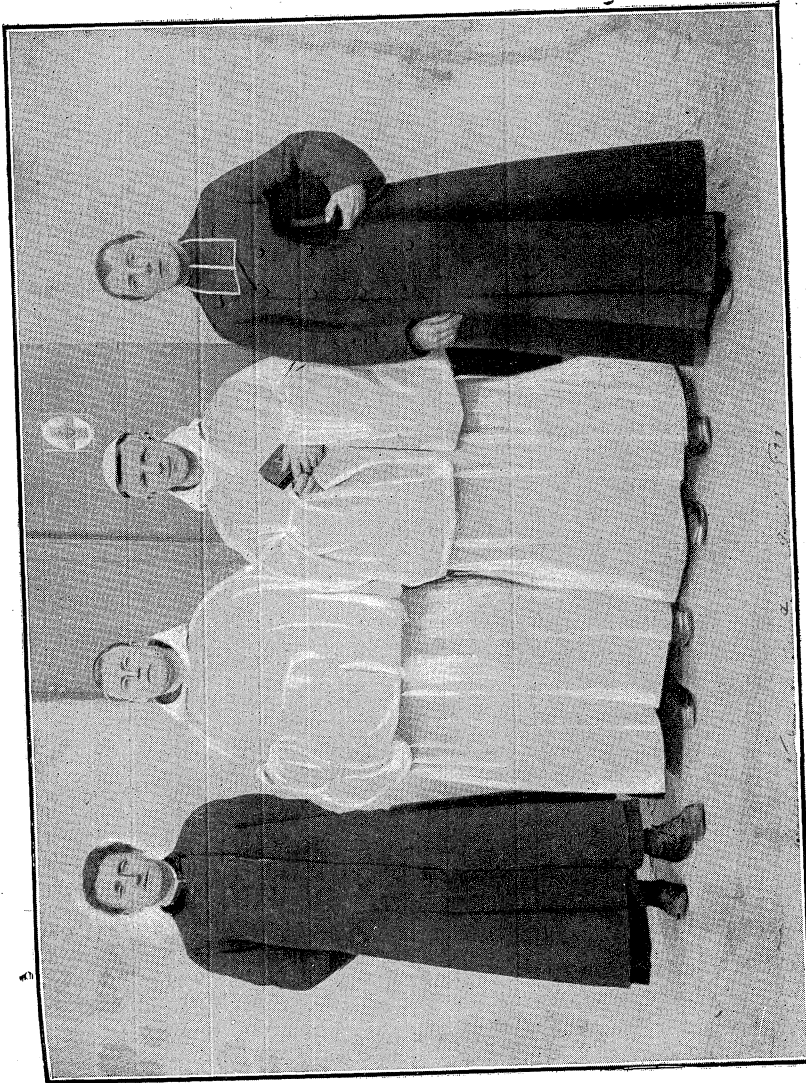


M. l'Inspecteur en costume de chœur.

saint Paul, réduire votre corps en servitude, et de même que Job avait fait un pacte avec ses yeux, vous ferez un pacte avec vos sens, vous exercerez une surveillance continuelle sur eux et en particulier sur vos yeux. Oh ! comme dit le poète, qu'ils sont beaux les yeux baissés ; oui, ajoutons-nous, et comme l'âme en est protégée !

Pourquoi, si le sacrifice n'était pas réel, le monde n'a-t-il jamais osé demandé la chasteté, car si Rome a eu ses Vestales, leurs vœux étaient temporaires, et que d'honneurs étaient promis, étaient prodigués pour susciter et récompenser les quelques rares vocations que faisaient germer l'ambition et l'orgueil plutôt que l'amour de la chasteté. Il y a eu, constate saint Chrysostome, des philosophes qui ont pu vaincre leur colère ou mépriser les richesses, quant à la virginité, cette fleur n'est jamais éclose parmi eux. Si j'avais deux couronnes, disait un orateur, j'en donnerais une au soldat qui marche en avant malgré la mort qui menace, et l'autre au jeune homme qui sait rester chaste ; mais si je n'en avais qu'une, elle serait pour toi, jeune homme au cœur pur, à l'âme forte. Or, regardez les légions de jeunes gens, de jeunes filles qui, de tout temps, dans la Religion catholique, ont voulu faire le vœu de chasteté perpétuelle, ne faut-il pas dès lors que cette Religion soit divine, puisque, seule, elle peut inspirer de tels héroïsmes ? Avec le P. Faber, je puis m'étonner que Dieu aime l'homme, je puis m'étonner davantage que Dieu désire être aimé de l'homme, m'étonner plus enfin que l'homme n'aime pas Dieu ; cependant, ô mon Dieu, pardonnez-moi de le dire, pour vous aimer vous seul, et renoncer à aimer les créatures en dehors de vous ; l'homme doit faire un effort réel, surhumain.

Par votre vœu de pauvreté, c'est un nouveau sacrifice qui vient s'ajouter au premier : ici le fer pénètre jusqu'à l'intime de l'homme qui, non seulement se dépouille effectivement de tous ses biens, mais encore de l'attachement à ces biens, et ceci est plus pénible que cela. Observez les hommes : quelle course effrénée à la poursuite de la fortune, quelle soif des richesses ! Il n'est pas de bassesse devant laquelle reculeront les hommes



A la Trappe de N.-D. des Gardes, Chemillé (Maine-et-Loire),
dont l'abbesse actuelle est une ancienne fille spirituelle de M. Salomon.

les plus haut placés pour en recevoir une poignée de plus. Leur honneur, leur conscience, leur âme, l'âme de leurs enfants, ils les vendront et quelquefois pour moins de trente deniers : c'est hélas ! de l'histoire contemporaine. La faim sacrée de l'or tient aux entrailles même de l'homme : c'est un véritable déchirement pour lui que de se séparer de ce qu'il possède ou d'en être privé. N'avait-il pas une âme élevée, supérieure, ce jeune homme de l'Evangile qui s'en vient trouver Notre-Seigneur pour apprendre ce qui lui reste à faire pour posséder la vie ? Si bon qu'il fût, si droites que fussent ses intentions, il n'a pas la force de vendre ses biens, et d'en donner le prix aux pauvres, et pourtant c'était une vocation d'apôtre que Jésus lui offrait en échange.

Le beau mérite, dira-t-on, pour un pauvre de faire vœu de pauvreté ! Sans doute si Dieu jugeait comme les hommes, mes Sœurs, vous seriez à placer par ordre de mérite d'après la dot que vous abandonnez. Mais rassurez-vous, ce qui compte pour Lui, c'est non ce que vous laissez, mais la générosité avec laquelle vous vous dépouillez. « Voici que nous avons tout quitté », dit audacieusement saint Pierre à Jésus. Que possédait-il ? une pauvre barque et de mauvais filets ! Il n'en élève pas moins la voix avec confiance : « Que nous donnerez-vous ? » Qu'il est réconfortant de peser la réponse de Notre-Seigneur ! Il ne dit pas : « Vous qui avez quitté telle ou telle fortune à cause de moi », non, mais : « Vous qui m'avez suivi, vous jugerez les douze tribus d'Israël. » Renoncer à ses richesses, interprète saint Jérôme, qu'est-ce que cela, les philosophes l'ont pu faire, mais suivre Jésus, c'est le propre des Apôtres et des croyants, et, ajoute saint Grégoire, Pierre et André ont beaucoup laissé en renonçant même au désir de posséder. Vous donc, qui peut-être, apparteniez à une modeste famille, qui n'avez à déposer aux pieds de Jésus ni or, ni pierreries, que votre joie soit sans mélange, votre offrande ne sera pas moins agréable au Seigneur, si vous avez fait le sacrifice complet du peu que vous possédiez. Vous entrez toutes également pauvres dans la voie de la pauvreté, acceptez désormais avec bonheur les luttes auxquelles vous convie

cette sainte amie. A partir d'aujourd'hui, vous ne disposerez plus de rien sans la permission de vos Supérieures ou sans leur contrôle ; vous n'achèterez, vous n'accepterez, vous ne donnerez, plus encore, vous ne prêterez ni n'emprunterez rien sans permission, vous userez avec soin de tout ce qui vous sera confié ; ce serait aller contre votre vœu de pauvreté que de faire des dépenses en choses vaines, même avec permission : vous êtes astreintes à une surveillance de tous les instants, immolation nouvelle au-devant de laquelle vous avancez, par laquelle vous vous efforcerez d'éteindre en vous ce désir du bien-être, du confortable, qui mord au cœur de l'homme et qui s'étale de nos jours avec tant d'impudence satisfaite.

Le vœu d'obéissance achèvera l'holocauste, car ici, c'est votre volonté elle-même que vous abdiquez ; vous devenez la chose de vos Supérieures. Dès lors que celle qui vous commandera sera votre Supérieure, vous lui devez obéissance, et vous n'aurez pas à vous demander si elle est plus ou moins intelligente, ni même si elle est plus ou moins parfaite ; elle est votre Supérieure, cela suffit. Qu'elle s'acquitte mal de ses fonctions, ce n'est pas à vous de la juger. Une obéissance seulement matérielle ne conviendrait pas ; la vôtre doit être intérieure, immédiate, joyeuse et sans murmure. Le monde ne peut pas, avec son esprit fermé aux choses surnaturelles, comprendre combien cette vertu exige de renoncement, et il ne se fait pas faute de répéter cette formule aussi sottise que la plupart des proverbes mondains : l'obéissance d'un cadavre ; pour lui l'obéissance c'est la suppression de toute vie dans l'âme. S'il pouvait ne pas être superficiel, il aurait pourtant pu se rendre compte que nulle part, comme dans l'âme obéissante, la vie ne s'affirme généreuse et débordante. Quelle difficulté y a-t-il à désobéir ? Hélas ! ne sentons-nous pas quelle faiblesse suffit pour désobéir ? Pour désobéir, nous n'avons qu'à nous laisser entraîner par nos caprices et nos instincts mauvais. N'est-ce pas une basse satisfaction que nous accordons à notre être inférieur quand nous refusons d'obéir ? Obéir c'est se dompter, c'est faire taire l'orgueil, le désir d'avoir raison, c'est oublier ses vues personnelles, adopter les décisions d'autrui,

fussent-elles en contradiction avec nos secrets désirs ; c'est ployer, et souvent briser sa volonté : est-ce là mourir ? Je dis que c'est au contraire vivre pleinement et supérieurement, c'est une vie de tous les instants parce qu'elle est le résultat d'un effort continu. Vous voulez que l'obéissance soit une mort ? Je le veux aussi, mais c'est la mort à ce qui est facile et agréable, pour la vie à ce qui est pénible toujours, toujours, à tel point que l'obéissant sera très souvent obligé de descendre jusqu'au tréfonds de son âme pour y puiser, dans des sentiments de foi, le courage de surmonter les tentations d'émancipation qui le sollicitent d'une façon si attrayante.

Mes Sœurs, il est donc bien vrai que le jour de vos noces divines vous scellerez votre alliance avec le sang de votre cœur. Si vous en doutiez, écoutez plutôt. Tout à l'heure, vous irez vous agenouiller devant votre Supérieure Générale qui vous donnera un Crucifix, votre Crucifix, qu'elle placera sur votre cœur ; entendez-vous le symbolisme saisissant de cette cérémonie : Ma fille, vous dira implicitement votre Révérende Mère, voici votre Epoux, c'est Celui que désormais vous devez imiter en L'aimant. L'imiter ? Or, n'a-t-Il pas été l'homme de douleur, la Victime par excellence ? Regardez-Le avec des yeux éclairés par l'amour et dites-moi s'Il aurait pu faire quelque chose de plus pour vous et qu'Il n'a pas fait.

Cette pureté qu'Il vous demande d'observer, Il l'a pratiquée, n'est-il pas vrai ? Sans doute, il n'a pas connu les luttes qui chez nous sont des conséquences du péché originel, mais combien Il a aimé cette vertu ! Il naît d'une Vierge, Il aime par dessus tout les vierges ; au Ciel, ce sont les âmes vierges qui le suivent partout où Il va. On a pu le traiter de séducteur des foules, de menteur, d'ambitieux, de faux prophète, Il l'a toléré, mais à personne Il n'a permis de soupçonner sa pureté, Lui, l'Agneau sans tache, Lui qui a voulu que sa Mère ne se choisît d'autre nom que celui d'Immaculée. Il n'a pas su, je vous l'ai dit, ce qu'était la révolte des sens, mais Il a souffert dans son cœur et dans ses affections. Qui a plus que Lui semé l'amour, et qui, plus que Lui, a récolté la haine ou l'indifférence ? Il n'a fait que du bien toute sa vie et

les Juifs réclament sa mort en Lui préférant Barabbas ; dès qu'Il souffre, tous, à l'exception de sa Mère, l'abandonnent ; ses amis dorment pendant son agonie ; un Le renie, l'autre Le trahit par un baiser. C'est trop peu d'être délaissé par les créatures, est-ce que son Père ne semble pas l'oublier : Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Quelles tortures du cœur nous révéleraient ces plaintes si nous voulions nous y arrêter ! Mes Sœurs, si un jour votre cœur trouvait un peu lourd l'isolement, contemplez Jésus sur la Croix et sachez que Lui, toute sa vie, a été un mendiant d'amour, qu'Il attend encore et toujours des affections pour apaiser sa soif d'être aimé, et alors vous comprendrez vers qui il vous faudra orienter votre amour ; vous comprendrez qu'il est dans l'ordre, pour vous, de passer dans la vie en comprimant votre cœur qui, trop facilement peut-être, chercherait à s'incliner vers la créature et pas assez vers le Créateur.

Regardez une fois de plus votre Crucifix pour apprendre jusqu'où Il s'est fait victime de la Pauvreté. Dieu a pris soin de donner un nid aux oiseaux, une tanière aux renards, Il n'a pas cru utile de créer une pierre où son Fils pût reposer sa tête. Les plus pauvres ont un berceau à leur naissance, Lui, après avoir été repoussé de tous et de partout, est heureux de trouver un peu de paille dans une étable ; par amour de la pauvreté, Il souffre le froid de la nuit ; Il choisit une vie humble où il gagne le pain de chaque jour en travaillant à la tâche. Plus tard, ce sont les Saintes Femmes qui pourvoiront à sa nourriture ; dans sa Passion, Il reçoit un manteau qui lui est prêté pour le ridiculiser ; Il n'est pas mort que les soldats tirent ses vêtements au sort ; son unique propriété est sa couronne d'épines et quatre clous. Le voilà pendu entre le ciel et la terre dans une nudité affreuse ; aux condamnés à mort on ne refuse rien, à Lui on n'accordera même pas un peu d'eau pour humecter ses lèvres brûlantes ; le tombeau dans lequel sera déposé son corps ne lui appartient pas ! Que seront à côté des siennes les privations qui vous viendront de votre vœu de pauvreté ?

Prenez enfin votre Crucifix et dites-moi si son obéissance ne Lui a rien coûté. En tête du Livre il a été écrit de Lui qu'Il devait

faire la volonté de son Père. Effrayants sont les actes que cette volonté a exigés, puisque Lui, un Dieu, a pu hésiter devant leur réalité : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi; cependant que votre volonté soit faite et non la mienne. » « Je sais que vous ne vouliez plus des oblations qui vous étaient présentées, c'est pourquoi me voici pour remplacer ces victimes. » Toute sa vie, Il a été victime par obéissance; trois mots suffisent pour la résumer pendant 30 ans : Il était soumis. Quand vous trouverez qu'un ordre est trop dur ou qu'il est trop brutalement donné, contemplez ce spectacle d'un Dieu obéissant à des créatures, cet effacement continu de sa volonté. Voilà l'Homme, voilà votre Epoux; n'avais-je pas raison de vous dire qu'aujourd'hui vous vous clouiez sur la Croix avec Lui ?

* * *

Si vous êtes des victimes, vous êtes aussi des reines, reines parce que vous êtes victimes. Je vous demande de me permettre de ne pas trop m'étendre sur ce point, car le véritable amour ne travaille pas pour la récompense, il n'y songe, si tant est qu'il le fasse, que le jour où, exténué, à bout de forces par ses sacrifices prolongés, il sent le besoin de se donner un courage nouveau pour de nouveaux combats.

C'est par son sacrifice que Notre-Seigneur est devenu Roi. Les Juifs, à la vue de la multiplication des pains, voulurent prendre Jésus et le faire roi. Ce n'est pas cette royauté-là qu'Il a choisie, et voilà pourquoi Il s'enfuit seul sur la montagne. C'est la Croix qui sera son trône, la couronne d'épines sa couronne royale; c'est quand Il a été élevé de terre qu'Il a tout attiré à Lui, et elle n'exprimait que la stricte vérité cette inscription placée au-dessus de sa tête par dérision : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Oui, après nous avoir rachetés, Il nous a conquis, nous sommes devenus ses sujets, et Lui, notre Roi pour toujours. Au jour du jugement universel, le seul insigne de sa Royauté sera la Croix. Votre premier pas dans le sacrifice, mes Sœurs, a été votre premier pas vers la royauté : « Ecoute, ô ma fille, et prête l'oreille,

oublie ton peuple et le Roi sera épris de ta beauté. » Saint Jérôme écrivant à Eustochium, l'appelle sa Souveraine, « car je dois appeler ma Souveraine, l'épouse de mon Maître ».

Par votre vœu de Chasteté vous avez tout quitté pour suivre Jésus. Or, Jésus dit à ses Apôtres : je vous le dis en vérité, vous qui m'avez suivi, lorsque le Fils de l'homme s'assemblera sur le siège de sa Majesté, vous vous asseoiront vous aussi sur douze sièges pour juger les douze tribus d'Israël. Les Pères affirment que ces paroles ne s'arrêtent pas aux Apôtres, mais qu'elles s'adressent à tous ceux qui ont imité leur exemple. Donc, vous aussi, vierges chrétiennes, vous siégerez parmi les puissants et les juges du peuple au jour du jugement. Vous serez assises dans l'attitude du pouvoir, tandis que les peuples seront debout pour être jugés par vous. N'est-ce pas du reste la place de l'épouse aux côtés de son Epoux, et s'Il est Roi, qui vous refusera d'être reines ? Parce que vous n'aurez pas rougi de Lui sur cette terre, Il ne rougira pas de vous, et Il proclamera à la face du monde la royauté que vous aurez conquise par votre virginité.

Vous serez reines parce que vous aurez été pauvres. C'est un malheur d'être né dans l'opulence, dit Perreyve, car l'opulence c'est le règne du corps, c'est l'esclavage de l'esprit. Nous pouvons donc conclure que la pauvreté est le règne de l'âme et l'affranchissement de l'esprit. N'est-il pas vraiment roi celui à qui rien ne manque, parce qu'il ne désire rien ? C'est beau, dit simplement Jésus au jeune homme de l'Evangile, d'observer les commandements et de désirer la perfection, et pourtant tu es encore un esclave, tu n'es pas de la race royale; une chose, une seule chose te manque, *unum*, dit le texte latin, vends tout ce que tu as, distribue le prix aux pauvres, et suis-moi. Donc, à celui qui aura laissé tous ses biens pour suivre Jésus, rien ne manquera; il sera affranchi de tout : il sera roi. O sainte et belle pauvreté, comment pourrait-on trop te désirer, toi qui nous élèves à une telle dignité ! La première des béatitudes est pour toi : Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux.

Par son obéissance Jésus a mérité d'être élevé; Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, la mort de la Croix, c'est pourquoi

Dieu Lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers. C'est à cause de son obéissance qu'Il a été exalté; vous aussi par votre obéissance volontaire vous vous élevez à des hauteurs vertigineuses : désormais vous êtes l'épouse du Roi, et le Roi seul peut vous commander. Vous ne relevez que de Dieu, et quand une créature vous donne un ordre, elle doit vous présenter comme ses lettres testimoniales pour vous prouver qu'elle vous transmet cet ordre au nom de Dieu. Vous qui avez abdiqué votre indépendance entre les mains de Dieu, vous serez vraiment les indépendantes, vous aurez la sainte liberté des enfants de Dieu, et avec saint Paul vous pouvez dire : voici que nous avons tout donné, et nous possédons tout : vous êtes reines par cela que le roi seul a autorité sur vous.

Mes Sœurs, j'aurais voulu mettre dans mes paroles tous les sentiments de respect que j'ai pour une Religieuse, mais aussi j'aurais désiré vous faire comprendre que si votre dignité est incomparable, grandes sont vos obligations. Vous faut-il pourtant les redouter, et craindre de ne pas les remplir ? Non, seule vous ne réussiriez pas sans doute à tenir vos engagements, mais vous êtes deux à partir d'aujourd'hui pour les luttes de la vie : vous et votre Epoux, un Dieu qui vous élève à la dignité de reine et de son épouse. Marchez donc courageuses et confiantes; restez fidèles à l'esprit des vœux que vous allez prononcer : acceptez aujourd'hui tous les sacrifices qu'ils vous imposent, car demain c'est la récompense éternelle.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE X

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS

Nous présentons ici au lecteur quelques lettres intéressantes, à nous adressées par de bonnes personnes qui ont vécu dans l'intimité surnaturelle de M. le chanoine Salomon.

Son portrait moral se dégage des traits divers qui y sont épars.

D'UNE ANCIENNE NORMALIENNE

MONSIEUR LE CHANOINE,

Rappeler mes souvenirs sur M. Salomon, c'est pour moi, dérouler le film de ma vie pendant trente années, puisque c'est durant ce temps qu'il me fut un Père et un Ami.

Comment ne pas songer, dès l'abord, à la délicate pensée qu'il eut de me nommer dans un certain bourg du canton de Pleyben, parce que le chef de la paroisse était le prêtre qui me fit catéchisme pendant six ans à Recouvrance.

Je vois encore la bonne Sœur Marie-Bernardine qui m'a tant choyée, mes compagnes si bonnes et si affectueuses, ces petites filles intelligentes, souples et dociles au possible.

A ce moment, notre Inspecteur nous donnait le conseil de porter la croix sur la poitrine et de la faire porter par les enfants. Exprimer un désir à ces chères petites, c'était le voir réaliser. Aussitôt dit, aussitôt fait. Chacun de mes petits bonnets noirs portait sa croix.

Un autre détail me revient en mémoire. Toujours pour suivre la direction reçue, je suggérais aux enfants qui passaient par le bourg en se rendant à la maison, d'entrer à l'église pour y faire une visite au petit Jésus; les enfants en prirent vite l'habitude. Il me fut raconté un jour, qu'une petite fille de six ans, qui faisait sa visite pour la première fois, s'avisait de prendre une chaise et de se mettre à genoux, non pas devant le Tabernacle, mais devant le bon Recteur qui se tenait recueilli au bas de l'église.

Puis ce fut ma classe du certificat d'études dans l'école d'une petite sous-préfecture.

Nous nous trouvions là cinq normaliennes ensemble : j'étais l'aînée. A ce titre, notre Père me recommandait mes compagnes : « Vous êtes l'aînée, à vous de donner l'exemple du devoir et de la piété. Je vous rends responsable de la conduite de vos sœurs ». Appelée la première par le Père, à chaque visite qu'il nous accordait, je devais rendre compte de mes devoirs envers moi-même et mes élèves, puis expliquer comment je m'étais acquittée de mon rôle d'aînée.

Une fois, l'exercice de ce rôle me fut bien pénible. Deux de mes compagnes, en lisant le *Comte Kostia*, furent frappées par le sens d'une phrase. En vraies gamines, elles la transcrivirent sur une pancarte, laquelle fut appendue à la porte d'une chambre. Cette phrase à double sens, mal interprétée, provoqua une petite révolution dans la maison. Une des coupables vint m'en aviser : « Tu vas être mise au courant de l'incident, je t'en prie, défends-nous ». Je le fis, c'était mon devoir. A quelque temps de là, notre Père vint à passer. Renseigné sur l'événement, je l'entends encore me dire : « Mon enfant, voulez-vous m'expliquer cette affaire du *Comte Kostia* ». L'ardeur que je mis à défendre mes compagnes me valut une forte réprimande. Antoinette, l'une d'elles, là-bas dans sa Trappe, n'a pas dû en perdre le souvenir.

Puis c'est en dernier lieu la classe du Brevet, dans un des Cours de ma ville natale. L'enseignement religieux que je donnais à mes élèves restait le souci de mon directeur. Avant de commencer la leçon d'Instruction religieuse, il m'avait fait prendre l'ha-

bitude de faire, chaque matin, une courte méditation, dont le bouquet spirituel, sous forme de pensée, était inscrit au tableau noir. S'il venait en inspection, il lui suffisait de lire la pensée du tableau, et d'interroger une jeune fille pour s'assurer que l'exercice avait été suivi.

Les circonstances de la vie m'obligèrent à quitter l'enseignement. Je ne perdis pas mon guide pour cela. Bien au contraire. Aux prises avec les épreuves et les difficultés, je le trouvais davantage à mes côtés. C'est toute ma vie qui a reçu son empreinte, car il a dirigé mes pensées, mes désirs et mes actes. « Je veux que vous vous cultiviez chaque jour davantage, je veux que vous soyez quelqu'un, je veux que vous soyez une âme supérieure, mon enfant ».

Ce prêtre à l'âme exquise était heureux de voir une âme, n'importe laquelle, s'ouvrir à lui : il n'avait qu'un but, faire du bien, le plus grand bien.

Dans toute personne, l'âme seule l'intéressait. Alors sa peine à lui, n'entraînait pour rien en ligne de compte. Il s'astreignait à écrire plus de dix lettres par jour à des dirigées. Des dirigées, il en comptait dans l'enseignement privé comme dans l'enseignement public, il en avait dans tous les états et dans toutes les classes de la société, il en avait dans tous les coins de la France.

A ses dirigées, il demandait au minimum une lettre par mois : « Je ne veux pas que vous gardiez le silence plus d'un mois, écrivez-moi chaque fois que vous en éprouvez le besoin ». Pour ma part, si je tardais à écrire et qu'il me savait dans la peine, il me relançait par lettre ou venait me voir.

Un jour, le remerciant par lettre d'une visite reçue dans un moment de détresse, je reçus ces lignes : « Ne me remerciez pas mon enfant, de vous avoir fait du bien, un prêtre est toujours trop heureux, quand s'offre pour lui l'occasion d'être utile à une âme ».

En me quittant, il avait toujours sur les lèvres ces mots : « Merci, mon enfant », je lui en demandais l'explication : « Mais oui, mon enfant, je vous dis merci, puisque vous m'avez donné

l'occasion de vous faire du bien ». Et pour me faire du bien, il écrivait ou accourait de suite au signe que je lui faisais.

Bien qu'il m'inspirât un profond respect, nullement gênée avec lui, je m'ouvrais à lui avec facilité, comme à un bon Père, le questionnant sur mes incertitudes ou ignorances.

Bien comprise, je dirai même bien devinée par lui, si je lui confiais une peine d'âme ou de cœur, je sentais qu'il se mettait en ma place, qu'il souffrait avec moi, comme moi. Il me donnait toujours le mot qu'il fallait, celui qui correspondait à mon état d'âme présent. Aussi sa réponse était toujours pour moi celle de Dieu même.

Lorsque je lui parlais ou lui écrivais, voici le plan qu'il voulait que je suive : l'entretenir de ma santé, de ma vie de famille et de bureau, de mes relations et conversations, de mes lectures, de ma vie intellectuelle et spirituelle.

Sa sollicitude le faisait s'informer, d'abord de mon état de santé : « Pour tenir, il faut vous soigner mon enfant, ménagez-vous. La santé est un dépôt que le Bon Dieu nous a confié et duquel vous rendrez compte ». Etais-je fatiguée ou malade, je le voyais s'arrêter dans le lieu où je me trouvais. Un jour, il me fit chercher dans ma classe pour me faire aller consulter séance tenante. Il remplaçait près de moi le père que j'avais perdu trop jeune.

Mon emploi du temps à la maison subissait son examen : « Je ne conçois pas une femme qui ne s'occupe pas de ménage ; regardez et imitez la Sainte Vierge qui a été une femme d'intérieur accomplie ».

Ma vie professionnelle, surtout au point de vue apostolat, attirait son regard : « Qu'avez-vous fait pour porter au bien ? Quels conseils avez-vous pu donner ? Avez-vous tenu votre confesseur au courant de vos efforts d'apostolat ? ». Telles étaient ses questions.

Il me fallait aussi le tenir au courant de mes relations, en lui indiquant le profit que j'en tirais. Me plaignant un jour des mauvais procédés et de l'ingratitude peu commune d'une orpheline que j'avais eue comme élève et à laquelle j'avais procuré une

situation, il me sortit ces paroles : « Ne vous étonnez pas mon enfant, dites-vous bien que la reconnaissance est le fait des âmes d'élite, entendez-vous bien, des âmes d'élite. Or l'élite est rare, rare aussi la reconnaissance. Voyez Notre Seigneur, Il a passé en faisant le bien et regardez quelle a été sa récompense. Pourquoi vouloir être mieux traitée que le Bon Dieu Lui-même ? Ne vous déconcertez pas. Oubliez cette jeune fille, intéressez-vous à une autre. Agissez pour Dieu et pour Dieu seul, et vous ne sentirez plus l'aigreur emplir votre cœur ».

Je soumettais mes lectures à son contrôle. A ce sujet il me revient qu'un jour « Le Démon du Midi » de Paul Bourget me fut prêté : « Puis-je le lire ? » — « Le lire, que non ! Il y a dans ce livre des scènes passionnées qui ne sont pas pour vous. Rendez le volume sans l'ouvrir ». Et c'est ainsi que de ce roman du P. Bourget je ne connais que le titre.

Il surveillait mes études personnelles : Quand je préparais la capacité en droit, pas à pas il me suivait, m'encourageait en examinant mes notes. Il me stimulait dans l'amour de l'étude ; sous son exhortation je m'adonnais à l'archéologie et à l'histoire. « Rien n'est passionnant comme l'étude de l'histoire, mon enfant ». Il m'indiquait alors ce que je devais consulter et méditer.

Mais plus que tout le reste, ma vie spirituelle fut l'objet de ses plus tendres soins.

A la base un règlement, : lever et coucher à heure fixe. En plus des exercices de la vie chrétienne, étude régulière de la religion. Ce règlement, annoté chaque jour, lui était remis chaque mois. Puis, il m'a appris à vivre tout le long du jour de la Communion : consacrer le matin à l'action de grâces, l'après-midi à la préparation de la Communion du lendemain.

Il me formait aux vertus de perfection. Très simple dans sa mise, il ne portait pas de franges à sa ceinture, il aimait la simplicité dans les vêtements et l'ameublement. C'est surtout dans l'esprit de pauvreté qu'il me guidait. Pour m'y astreindre à un moment donné je lui établissais chaque mois le relevé de mes dépenses, dans lequel devait figurer la part des œuvres et des aumônes.

Comment à cet endroit ne pas mentionner une fête de Consécration où il était consécrateur. Devant la future consacrée et l'assistance, il commenta l'histoire du jeune homme riche de l'Evangile : « Notre Seigneur regarda ce jeune homme et l'aima : « Seigneur que dois-je faire pour être parfait ? » — Vends tes biens et suis-moi ». Le jeune homme avait de grands biens, il hésita et refusa de suivre le Bon Maître. Avec le Bon Dieu, il ne faut pas marchander. Pour être à Lui, il faut le détachement complet ». Puis, s'adressant à la future consacrée : « Mon enfant, écoutez ceci : le jour de l'ordination, lorsque l'évêque dit au futur prêtre : « Au nom du Seigneur, faites un pas et venez vous donner ». Dès que ce pas est fait, il s'est donné, il ne s'appartient plus. Tout à l'heure ma chère enfant, vous ferez ce pas là, vous avancerez et lirez votre consécration ; alors vous serez toute à Dieu et à son service. Soyez confiante, engagez-vous sans hésitation dans cette voie nouvelle. Vous êtes dans la voie voulue par Dieu. Supposé même que vous éprouviez de la répulsion pour ce nouveau genre de vie, pensant qu'il n'est pas le vôtre, le Bon Dieu, par son représentant vous l'ayant désigné, vous doit de vous donner les grâces qu'il faut pour suivre ce nouveau chemin ».

Cette instruction s'est gravée en mon âme, me donnant une plus grande confiance encore dans la direction sacerdotale.

Pour m'instruire et m'éduquer, il me donnait parfois son exemple.

Il y a quelques mois je lui transmettais le respect affectueux d'un prêtre, en ajoutant : « Il m'a confié qu'à lui aussi vous avez fait du bien. » — Je lui ai fait du bien, je ne vois pas quand ni comment. Il est vrai, continua-t-il, que lorsque j'étais professeur à Bon-Secours, un de mes collègues m'exprima ceci : « Vous me faites du bien » — « En quoi faisant ? » — « Je vous vois chaque jour faire votre visite au Saint Sacrement. Je vous observe pendant ce temps et vous me faites du bien. » Et lui de conclure : « Voyez mon enfant, quand on fait son devoir, quand on suit son règlement, on rayonne toujours à son insu. Comme je voudrais que par vous beaucoup de bien se fasse ! Je vous connais, j'ai formé en vous une âme d'apôtre ; apôtre, soyez le toute votre vie ».

Que dire de sa bonté, de sa délicatesse, de son humilité. Lorsqu'il pensait m'avoir peinée ou heurtée, tout de suite il s'excusait : « Mon enfant, je vous ai fait de la peine, excusez-moi ». Et ce lui était prétexte pour m'envelopper de paternelle bonté. S'il arrivait en retard au confessionnal ou à un rendez-vous, bien simplement encore il s'excusait, en donnant le motif de son retard.

Aux heures de détente, dans l'intimité, nul n'était plus taquin ni plus gai que lui. Si alors un tiers se trouvait entre lui et moi, je pouvais me préparer à la riposte, car j'étais l'objet de ses taquineries, je recevais force épithètes et calembours, j'en pourrai dresser une litanie. Mais aussi, je répondais du tic au tac, ce qui ne lui déplaisait pas.

Je vois encore chez lui l'an dernier des Normaliennes venues lui faire une visite un jour d'examen. Tour à tour elles furent taquinées ; les timides rougissaient, balbutiaient, les plus hardies lui renvoyaient la balle.

En pensant à sa gaîté, je me rappelle le séjour que je fis il y a quelques années dans certaine maison de repos. Il y vint passer un soir, quel entrain, quelle gaîté que la sienne ! Il animait la conversation, et veillait à ce que chacune dît son mot. Puis expansif, il nous parla de lui et brusquement nous confia que dans sa vie il avait eu beaucoup d'épreuves : « Pas possible ! Peut-on les connaître ? »

« Je vous en narrerai trois.

» La première de mes épreuves a été une demande en mariage : j'avais dix-huit ans. Les parents d'une jeune fille dont le père était un premier-maître — à Recouvrance un premier-maître c'est quelqu'un (mon père n'avait été qu'un ouvrier du port) — vinrent trouver ma mère : « Octave est un garçon intelligent, un bon et beau garçon, il ferait l'affaire de notre fille. Il est jeune, il est vrai, mais nous pourrions quand même le marier ; en attendant qu'il se fasse une situation nous leur viendrions en aide ». Naturellement je n'ai pas accepté, je n'admettais pas qu'une jeune fille demande un garçon ».

— Continuez Monsieur l'Inspecteur, la deuxième épreuve quelle est-elle ?

« Celle-là c'est la tentation du franc-maçon. J'étais sur le point d'entrer au Séminaire, un franc-maçon vint me trouver : « Un gargon intelligent comme vous ne se fait pas prêtre. Entrez donc dans la marine, vous y deviendrez officier, et vous vous y ferez une belle carrière. Cela je vous le promets ». Et comme vous le voyez j'ai su résister au démon tentateur. »

Voilà le récit de deux épreuves, faites-nous connaître la troisième.

« La dernière de mes épreuves c'était de me faire chanter, car c'était pour moi une humiliation ». Il nous conta alors dans quelles circonstances il dut chanter. Une fois surtout il fut bien ennuyé de le faire. C'était à un mariage. Son tour vint de chanter : « Je ne sais pas chanter ». — « Il faut le faire quand même ». Alors je dus m'exécuter, je me levai et chantai : « *On va marier Madeleine* ». — « Oh ! chantez-nous cette chanson-là ». Très simplement il s'y mit. Tous les couplets de « *On va marier Madeleine* » furent chantés pour le plaisir de la société.

Je bénis la Providence de m'avoir donné la grâce de vivre sous le même ciel que M. Salomon la dernière année de sa vie. J'ai pu recevoir ainsi ses conseils et ses dernières instructions.

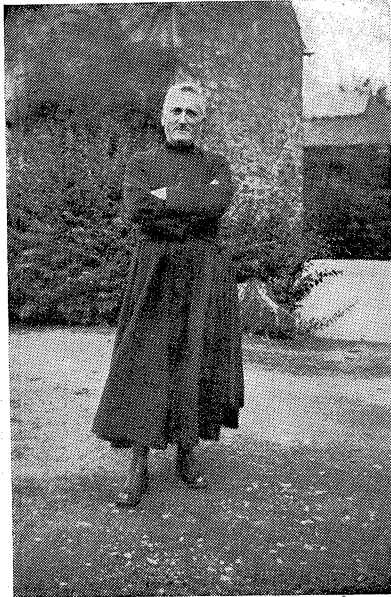
Il ne se leurrait pas sur son état. Au seuil de cette année il me disait : « Cette année qui vient je vais mourir mon enfant, et quand votre tour viendra de quitter ce monde, j'irai vous recevoir à la porte du paradis ». — « Et le purgatoire ? » — « Mais, mon enfant, toute votre vie vous n'avez fait que votre devoir. Il faut avoir confiance, la plus grande confiance ; l'Ecriture ne prêche que cela : « Vos péchés seraient-ils rouges comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ».

Et chaque fois que je me suis trouvée seule avec lui ces derniers six mois il me confiait : « Je me soigne parce qu'il le faut, mais je sais que tous soins sont inutiles, je m'en vais vers mon Eternité. Priez pour moi, mon enfant. »

Je ne puis mieux clore mes souvenirs qu'en citant le passage d'une lettre reçue d'une amie intime quelques jours après la mort de M. Salomon.



En pèlerinage à Rome.



M. l'Inspecteur dans l'attitude familière.

« Oui, c'est une vie d'apôtre exceptionnellement féconde qu'a menée votre si bon et si regretté M. Salomon. Le divin Maître, qui l'a purifié par cette longue et douloureuse maladie, a dû lui ouvrir les bras. C'est une grâce bien rare d'avoir eu si longtemps un tel Directeur. Vous n'oublierez pas ses conseils et quand vous aurez une difficulté, vous vous demanderez ce qu'il vous dirait de faire, car il vous connaissait si bien. Puis de là-haut, il continuera à veiller sur vous, à vous protéger. Aussi ne vous laissez pas aller au découragement. Suivez fidèlement la voie qu'il vous a tracée, certaine qu'elle est pour vous celle que le divin Maître désire et où vous trouverez au jour le jour les moyens et secours pour vous sanctifier. »

C'est avec une bien grande piété filiale que j'ai évoqué le souvenir de celui qui fut pour moi un Père si bon, si dévoué et si ferme. Durant sa vie il m'a souvent dit : « Mon enfant, je suis là, mon enfant je serai là ». — J'ai l'intime conviction que du haut du Ciel il continué à remplir son rôle près de moi. C'est là mon plus cher espoir.

Et maintenant, il me reste un pieux pèlerinage à faire. Lorsque j'irai au cimetière de Recouvrance, après m'être agenouillée sur la tombe des miens, j'irai me recueillir et prier sur la tombe de mon Père spirituel.

* * *

D'UNE RELIGIEUSE, ANCIENNE NORMALIENNE

MONSIEUR LE CHANOINE,

Ces lignes sont un hommage bien spontané et bien filial qui s'élève de mon cœur et de mon âme à la mémoire du grand apôtre que fut M. le chanoine Salomon. Il me fut un véritable père, et je lui dois, après Dieu, la grâce insigne de ma vocation religieuse.

Vous le connaissiez de longue date m'avez-vous dit, puisque vous étiez du même séminaire. Mieux que tout autre, vous saviez donc son intelligence magnifique, la largeur et l'élévation de ses vues, tant au point de vue humain que surnaturel, son noble

caractère, son esprit fin, brillant, caustique parfois, sa belle humeur habituelle qui rendait ses relations si simples et si cordiales, sa très large et très délicate générosité, par-dessus tout, son zèle, son dévouement absolus aux âmes :

Je n'avais que treize ans quand j'eus la grâce de le connaître et de bénéficier de sa puissante et surnaturelle influence. Espiègle et mutine, le plus précis de mon idéal, en entrant au Cours Normal de Saint-Julien était d'accélérer et de réjouir la marche de ce temps de réclusion forcée, par nombre de chahuts et bons tours joués à nos dévouées maîtresses. Ayant dépassé la mesure je dus, un jour, comparaître à la barre de M. l'Inspecteur. Mes dossiers étaient lourds, les déposants sévères, quel serait son accueil ? J'étais sous pression. Non seulement il ne me gronda pas, mais il me consola, plaisanta même de si spirituelle façon que, de ce jour datent ma confiance illimitée en lui et tout mon filial attachement.

A 17 ans, institutrice dans une classe de bébés dont le moindre n'était pas parmi les enseignés, je comprends que remettre en ses mains ma jeune liberté, aux fantaisies de bohème, serait mon salut. Je renâcle au sacrifice, puis spontanément lui demande de vouloir bien me diriger. Il en accepte la charge et ce fut tout de suite « la montée. » Confesseur et directeur, il avait toute ma confiance, ma loyauté et ma docilité, ce dont plusieurs fois durant ces vingt ans de direction très suivie, il a bien voulu me remercier. Dieu seul saurait dire maintenant le travail de la grâce en mon âme, par sa sacerdotale et toute paternelle influence.

Les premières sollicitations intimes à la vie religieuse, sollicitations qui m'émeuvent mais que je repousse, et que je ne lui révèle d'abord pas... « Je ne veux, à aucun prix être religieuse, cependant voulez-vous me dire à quels signes reconnaître qu'on y est appelé. » — « C'est donc un cours que vous me demandez, moins intéressant pour moi et peu profitable pour vous qui déclarez, à priori, ne pas vouloir l'être ». Il me le donna quand même et le jour où, si grave, il me dit : « Je crois que le bon Dieu vous appelle à être des nôtres », je regimbais encore contre l'aiguillon, et il me souvient d'avoir monté tout un étage, ce jour-là,

en rageant intérieurement, à chaque marche : « Bonne sœur, moi ? jamais ». La réaction n'eût pas été si énergique si le bon Dieu lui-même ne me sollicitait intimement par la voix du directeur. Bien vite, la révolte intérieure s'apaisa, le « *non sum digna* », tout en se faisant plus humble, se faisait plus confiant.

Le cœur tout apostolique du Père n'embrasait-il pas, du reste, le cœur de ses enfants de l'amour des âmes, de l'enseignement libre, de Notre Seigneur Jésus, pour « lequel » *il fallait s'user jusqu'à la corde ?*

A 20 ans, comme à beaucoup de ses enfants spirituels, il me propose le vœu privé de chasteté, en attendant le bonheur du don total de la profession religieuse. Six ans d'enseignement libre passent ainsi. Alors que l'entrée au Noviciat me devient une aspiration de plus en plus impérieuse je dois, pour aider ma famille, accepter de passer trois ans dans le monde dans des milieux « très mondains », très lancés parfois. Alors, lui, le directeur d'Enseignement libre, si surchargé, se fait directeur d'âme encore plus zélé, si possible, père plein de sollicitude, et n'hésite pas, la dernière année, à m'écrire tous les quinze jours, craignant, sans doute, que la vie large du monde ne fasse oublier à sa fille la nécessité du « *Sursum* » quotidien avec tous les renoncements qu'il suppose. Cher et bon Père, c'eût été trahir deux fois son devoir que n'essayer pas d'être très fidèle à Dieu et à un si profond dévouement !

Avec quel bonheur, la veille de mes 25 ans, ne me donna-t-il pas au bon Dieu ! Quelle patience et quelle vigilance, vénéré Pasteur, à accroître le troupeau choisi du Divin Maître !

Depuis ce jour, treize ans de vie religieuse se sont écoulés, treize ans durant lesquels il n'a cessé de veiller à la folâtre petite pensionnaire de jadis, devenue, grâce à ses soins, épouse de Jésus et religieuse éducatrice. Que de pages édifiantes j'aurais pu vous confier si j'avais conservé toutes ses lettres de direction ! Il m'en reste assez pour me permettre quelques citations.

Une remarque d'abord, ce prêtre, remarquable par l'intensité et la force de son vouloir, était un cœur très sensible, plein de nuances, accessible aux sentiments les plus délicats, les plus affinés.

Il savait notre sensibilité féminine doublée d'une cuirasse bien moins virile que la sienne, aussi nous exhortait-il, constamment, à nous forger une volonté forte, vaillante, ferme. Il ne manquait jamais de m'admonester ou de me taquiner au sujet de ma sensibilité qu'il jugeait excessive. Il allait parfois, en excellent pédagogue qui savait illustrer son enseignement de graphiques, jusqu'à me donner de telles amusantes démonstrations :

$$\frac{\infty}{\text{de l'infini}} \xrightarrow{\text{Sensibilité}} \frac{0}{\text{à zéro}}$$

ce à quoi je répondais, avec désinvolture, par retour du courrier :

$$\frac{\infty}{\text{de l'infini}} \xrightarrow{\text{Sensibilité}} \frac{\infty}{\text{à l'infini}}$$

commentant que notre sensibilité venant de Dieu « *quia Ipse fecit nos et non ipsi nos* » devait s'en aller vers Dieu, en se sanctifiant, mais que nous ne devons pas l'annihiler : ce qui l'amusait beaucoup.

Un de ses thèmes favoris était le « *Fecisti nos ad Te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in Te* ». Qu'il se faisait éloquent en commentant ces belles et libératrices paroles de saint Augustin !

Voici une fort belle lettre qu'il m'a adressée à l'occasion de mon frère tombé au champ d'honneur le 8 janvier 1941.

« Chère enfant, je connais les désirs et les vœux que vous avez formulés pour moi, vous connaissez bien aussi ceux que je forme pour vous. Cependant, en face de la situation présente, il me faut préciser les miens. Votre frère est avec le bon Dieu, ayant rempli la mission que Dieu lui réservait, puisque c'est par sa permission qu'il est parti pour l'autre vie. Mais il n'a pas rempli les desseins magnifiques que son cœur de jeune prêtre, brûlant d'apostolat, avait projetés et grandiosément. Il a donc laissé une besogne inachevée au gré de ses désirs. Il ne faut pas qu'il ait la peine de savoir, dans le Ciel, que personne ne le remplace. C'est à vous, chère enfant, que je confie ou que je passe ce travail, et c'est de vous que j'attends qu'il soit accompli,

mené jusqu'au bout. Donc, à partir d'aujourd'hui, vous allez vous OUBLIER plus encore, accepter TOUTES les Croix que Jésus vous enverra : ce sera faire votre office de remplaçante. Vous savez comment s'achètent et comment se paient les âmes : lisez l'Evangile et regardez la Croix. Inspirez-vous de ces deux modèles. Sœur N..., épouse de Jésus devient apôtre, prêtre de Jésus. Donc de la force, du courage, du cran, moins de recherche de vous-même. Je vous aiderai toujours, vous le savez, mais, comprenez bien le sens de « aider » ; remplacer n'est pas son synonyme. »

Les personnes le connaissant peu étaient parfois étonnées, voire même choquées de son langage un peu ... militaire ou ... marin. Toute autre était l'impression des âmes qui vivaient dans son intimité morale et le connaissaient, elles, profondément. « Jamais je n'ai connu un prêtre aussi surnaturel », me dit un jour mon frère séminariste. Quelle noblesse et quelle sainteté d'âme et de cœur ! Si l'on voyait si facilement Dieu en lui c'est que, lui aussi, voyait Dieu en nous. Son âme était toute de lumière et de sainteté. N'eut-il pas, un jour, en confession, cette parole divine : « Votre pureté m'est encore plus chère qu'à vous-même ». De telles phrases doivent s'entendre à genoux et se recueillir au plus profond de l'âme comme une parole de Dieu Lui-même.

D'UNE ANCIENNE NORMALIENNE

MONSIEUR LE CHANOINE,

Je me fais un devoir de vous communiquer mes impressions sur Monsieur Salomon. Je le connaissais bien, en effet, et j'ai eu souvent l'occasion de jouir de son égale humeur. Toujours gai, plein d'entrain, je ne l'ai jamais vu de mauvaise humeur.

M. Salomon recevait beaucoup de visites d'institutrices et d'instituteurs qui venaient lui demander conseil et souvent se faire diriger par lui. Malgré son labeur écrasant, il était toujours extrêmement aimable envers les visiteurs et leur prodiguait ses

conseils de piété. Il se mettait en quatre pour rendre service aux gens. Malgré la pénurie d'instituteurs, quand il voyait qu'un de ses administrés n'avait pas la vocation religieuse ou celle de l'enseignement et cherchait une situation un peu mieux rétribuée, il se mettait en campagne pour lui trouver une situation meilleure. Comme il avait beaucoup de relations, et un peu dans tous les milieux, il pouvait souvent tirer les gens d'affaire. Pour ceux et celles qui restaient dans l'enseignement libre, il était d'un dévouement sans bornes. Celles qui voyageaient n'avaient pas à s'inquiéter d'un hôtel quand elles passaient par Quimper. La table de M. Salomon était ouverte à toutes. Pauline n'était pas toujours de son avis à ce sujet, mais M. Salomon passait outre et allait lui-même aux provisions, s'il trouvait que le menu n'était pas suffisamment abondant. Sa bourse était à la disposition des institutrices qui avaient besoin d'une avance ou d'un don.

Je n'ai pas conservé ses lettres. Toutes étaient pieuses et insistaient sur la nécessité d'être très fidèle à un règlement de vie assez strict, et d'essayer par là d'obtenir une grande force de volonté pour faire son devoir.

Je crois, Monsieur le Chanoine, que la plaquette que vous préparez aura un grand succès dans l'enseignement libre. Nous étions toutes très attachées à M. Salomon et avons été très peinées de sa mort. Espérons que le bon Dieu l'a déjà récompensé de toutes les peines et soucis que nous lui avons causés...

Etre bon sans limite, être gai toujours en tout, avec tous, c'est se gagner les cœurs, qui sont les portes des âmes.

Mgr KEPPLER.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-propos	5
CHAPITRE I	
L'enfance et la jeunesse.....	7
CHAPITRE II	
Au Séminaire de Quimper.....	14
CHAPITRE III	
Précepteur en Mayenne.....	20
CHAPITRE IV	
Vicaire à Taulé et à Quimperlé. Professeur dans l'intervalle à N.-D. de Bon-Secours à Brest.....	23
CHAPITRE V	
L'Inspecteur diocésain	27
CHAPITRE VI	
Pèlerinage de Rome.....	39
CHAPITRE VII	
L'Aumônier de l'Institution Sainte-Anne de Quimper.....	47
CHAPITRE VIII	
La maladie, la mort, les funérailles.....	50
CHAPITRE IX	
Sermon prononcé par M. le chanoine Salomon à Saint-Brieuc, le 29 décembre 1918.....	60
CHAPITRE X	
Souvenirs et impressions.....	71

Oberthur Imprimeur Rennes-Paris 31.0779 (7817-11-42).

N° d'autorisation 14.681.
